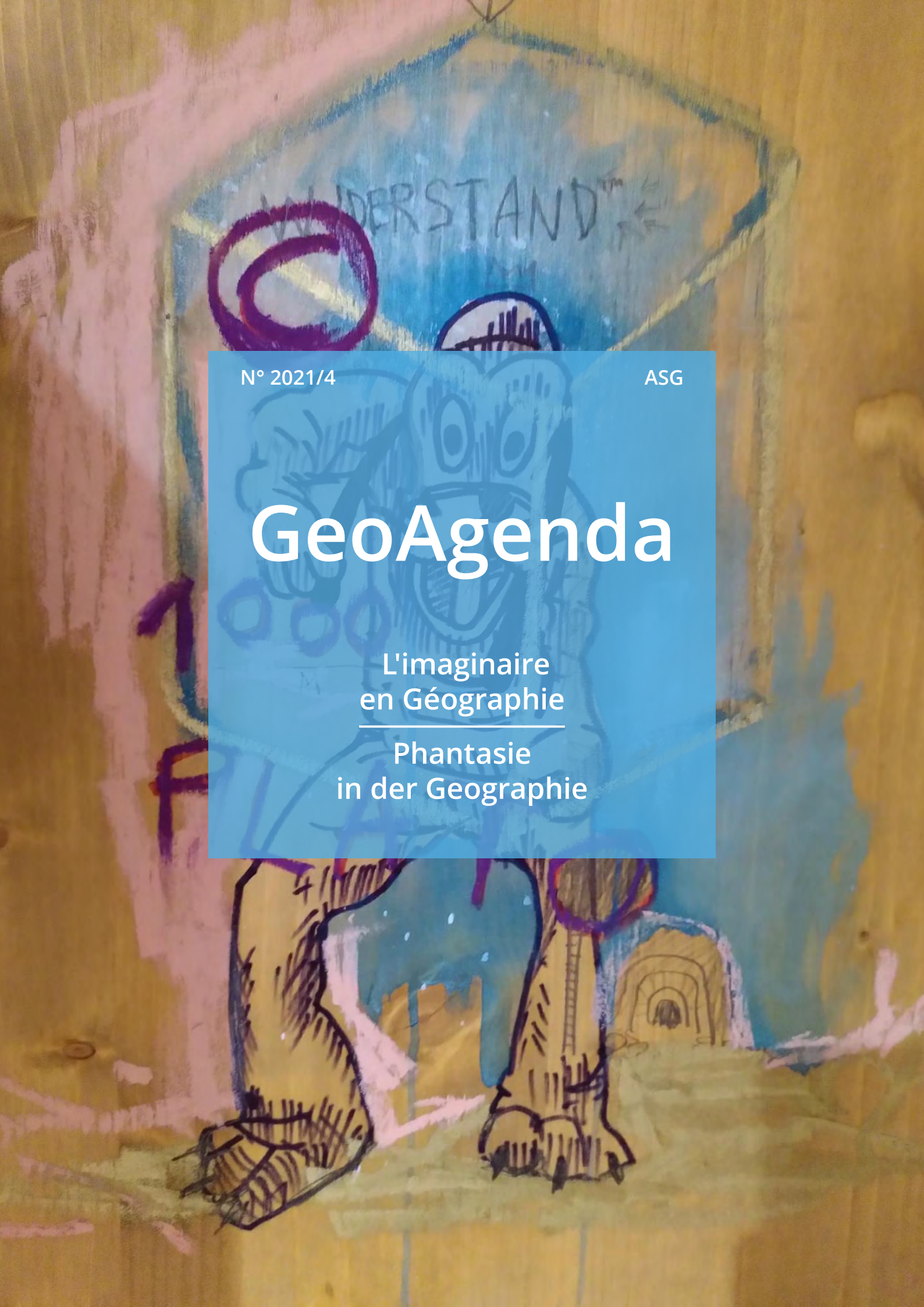


The background is a complex abstract artwork. At the top, the word "WIDERSTAND" is written in a dark, hand-drawn font. Below it, a large, thick purple circle is prominent. In the center, a blue face with large, wide eyes and a wide, toothy grin is visible. The face appears to be part of a larger, more complex figure. Below the face, there are several smaller circles and lines. At the bottom, there are more abstract shapes, including what looks like a stylized tree or a structure with a ladder-like element. The overall color palette is dominated by earthy tones (browns, yellows, oranges) with accents of blue, purple, and pink.

N° 2021/4

ASG

GeoAgenda

L'imaginaire
en Géographie

Phantasie
in der Geographie

FOCUS / FOKUS

04

L'imaginaire en Géographie :
un voyage entre
science et littérature

08

Eloi Audoin-Rouzeau et
la géographie fictionnelle

12

L'impossible territoire
et les cartes du
boyard Kraïenski

16

Imaginaires
géographiques

20

Quand la nature fait
et défait la ville

24

Cartes mentales, dessins
réflexifs, quelles visions
juvéniles du monde ?

28

Monde enchanté

AUTRES CONTRIBUTIONS / ANDERE BEITRÄGE

32

Mit Metaphern
Raumvorstellungen erfassen

36

Mitgliederversammlung 2021
des vsg-aseg-asig
am 25. September in Bern

38

MyGeography
«Welche Geographie
mache ich?»

ACTUALITÉ / AKTUALITÄT

42

Manifestation
Veranstaltungen

44

Agenda



Verband Geographie Schweiz
Association Suisse de Géographie
Associazione Svizzera di Geografia



Chère lectrice, cher lecteur,

Ce numéro de GeoAgenda de 2021 vous invite dans l'imaginaire de la géographie. Dans l'introduction, Romain Valadaud et Isabelle Schoepfer développent l'importance de l'imaginaire en géographie, tant du point de vue de la méthodologie que de l'objet d'étude. A travers l'interview d'Eloi Audoin-Rouzeau, écrivain aux méthodes très géographiques, ce numéro explore ensuite la manière dont un raisonnement géographique soutient la création de mondes imaginaires. Puis, André Ourdenik, avec un récit imaginaire, nous invite à penser le défi impossible de la cartographie : comment représenter les réalités subjectives d'un territoire sur une carte ? Juliet Fall nous incite ensuite, en nous plongeant dans le monde de ses bandes-dessinées, à réfléchir sur l'importance de la posture dans le processus de recherche en géographie.

La contribution de Joëlle Salomon-Cavin s'intéresse à la manière dont la mobilisation de l'imaginaire de la nature, à travers des luttes politiques, change la manière de voir l'environnement urbain. Sylvie Joublot-Ferré, de son côté, nous convie à une rencontre avec les imaginaires géographiques des enfants, à travers une réflexion méthodologique et thématique sur l'espace du Lavaux pour mieux comprendre la diversité des relations humaines à l'espace.

Deux articles dans la rubrique « Autres contributions » complètent ce numéro. Le premier, de Karin Huser, s'intéresse à la représentation de l'espace à travers les métaphores de la langue. Le deuxième est un compte-rendu de la réunion de l'assemblée générale 2021 de l'ASEG, écrit par le président de cette association, Stefan Reusser.

Finalement, la rubrique MyGeography propose le point de vue de deux géographes qui racontent leur manière de faire de la géographie.

Bonne lecture,
Isabelle Schoepfer

Liebe Leserinnen und Leser,

Diese Ausgabe der GeoAgenda von 2021 lädt Sie ein, sich in das Imaginäre der Geographie zu begeben. In der Einleitung zeigen Romain Valadaud und Isabelle Schoepfer die Bedeutung des Imaginären in der Geographie, sowohl in Bezug auf die Methodik als auch auf den Untersuchungsgegenstand, auf. Anhand eines Interviews mit Eloi Audoin-Rouzeau, einem Schriftsteller, der sich geografischer Methoden bedient, untersucht diese Ausgabe dann, wie eine geografische Argumentation die Schaffung von imaginären Welten unterstützt. Anschließend fordert uns André Ourdenik mit einer imaginären Erzählung dazu auf, über die unmögliche Herausforderung der Kartografie nachzudenken: Wie kann man die subjektiven Realitäten eines Territoriums auf einer Karte darstellen? Juliet Fall regt uns anschliessend durch das Eintauchen in die Welt ihrer Comics dazu an, über die Bedeutung der Körperhaltung im geographischen Forschungsprozess nachzudenken.

Der Beitrag von Joëlle Salomon-Cavin beschäftigt sich mit der Frage, wie die Mobilisierung des Imaginären der Natur durch politische Kämpfe die Art und Weise verändert, wie wir die städtische Umwelt sehen. Sylvie Joublot-Ferré wiederum lädt uns zu einer Begegnung mit den geografischen Vorstellungswelten von Kindern ein, indem sie eine methodologische und thematische Reflexion über den Raum Lavaux anstellt, um die Vielfalt der menschlichen Beziehungen zum Raum besser zu verstehen. Zwei Artikel in der Rubrik «Andere Beiträge» vervollständigen diese Ausgabe. Der erste, von Karin Huser, befasst sich mit der Darstellung des Raums durch Metaphern. Der zweite ist ein Bericht über die Generalversammlung 2021 des VSGg, verfasst vom Präsidenten dieses Verbandes, Stefan Reusser.

Schließlich berichtet die Rubrik MyGeography über die Sichtweisen von zwei Geographinnen, die ihre Art Geographie zu machen vorstellen.

Viel Vergnügen beim Lesen,
Isabelle Schoepfer

L'imaginaire en Géographie : un voyage entre science et littérature

Écrit par
Romain Valadaud
Isabelle Schoepfer

Il était une fois, une vallée très étroite et profonde, creusée par un cours d'eau pressé de rejoindre le cours plus calme d'une rivière nommée Sarine. Cette vallée est celle du Gottéron, dans le canton de Fribourg. La légende voulait qu'elle abrite l'antre d'un dragon. Après des décennies de terreur, il y sera enterré par un moine au XIII^e siècle, au bout d'un combat biblique. Les glissements de terrain qui ferment parfois le chemin sont, depuis, associées dans le folklore local aux soubresauts du dragon enseveli.

Aujourd'hui, ce folklore, directement lié à la géomorphologie de la vallée, reste très présent dans le canton, puisque la fameuse équipe de hockey fribourgeoise tire son nom du Dragon du Gottéron. Des éléments du paysage naît donc un imaginaire qui influence les représentations et pratiques sociétales. Les exemples de la sorte sont nombreux en Suisse :

pensez à la Quille du Diable aux Diablerets, énorme saillie rocheuse où les démons se livraient à divers jeux de force et d'adresse la nuit, menaçant les villages en dessous. Pour certains historiens de la littérature, les paysages suisses auraient même inspiré, en partie, l'écriture du Seigneur des Anneaux, son auteur ayant, dans sa jeunesse, parcouru les alpes valaisannes et bernoises.

Lien entre géographie et imaginaire

C'est ce lien entre géographie et imaginaire que nous abordons dans ce numéro spécial de GeoAgenda. Cette dialectique entre le paysage et les représentations collectives est bien plus essentielle au fonctionnement de nos sociétés, et de notre relation à la nature, que ne le sont quelques légendes, aussi représentatives soient-elles. Le lien entre espace imaginé et espace produit, entre ce que nous savons de notre environnement, comment nous nous le représentons, et ce que nous décidons d'en faire est un sujet étudié au sein de plusieurs disciplines scientifiques, dont la géographie contemporaine. C'est donc en croisant



Illustration © Denis Kormann, tirée de « Mon grand livre de contes et légendes suisses », livre 1, Editions Helvetiq.

un intérêt personnel (ah ! les vieux atlas, capsules spatio-temporelles qui nous transportent dans des mondes imaginaires...) et un intérêt scientifique (analyser la construction des représentations de l'espace pour comprendre des processus sociaux), que nous avons décidé de consacrer un Focus de GeoAgenda à cette thématique.

La question de l'imaginaire est mobilisée fréquemment et de manière diverse dans les analyses géographiques. Nous voulions alors montrer l'existence et la pertinence de ce sujet au sein de l'étude de l'espace, naturel comme urbain. Pour cela, les textes composant ce numéro sont écrits par des autrices et auteurs qui, par leurs travaux, montrent une volonté d'ouvrir vers des sujets et des formats originaux. Nous avons donc pris le parti de rassembler des scientifiques et des artistes, tous et toutes tissant des liens entre ces deux mondes. Cette démarche vise à montrer comment l'imaginaire est mobilisé dans l'étude de l'espace, mais aussi comment l'espace est réfléchi dans des processus de création artistique.

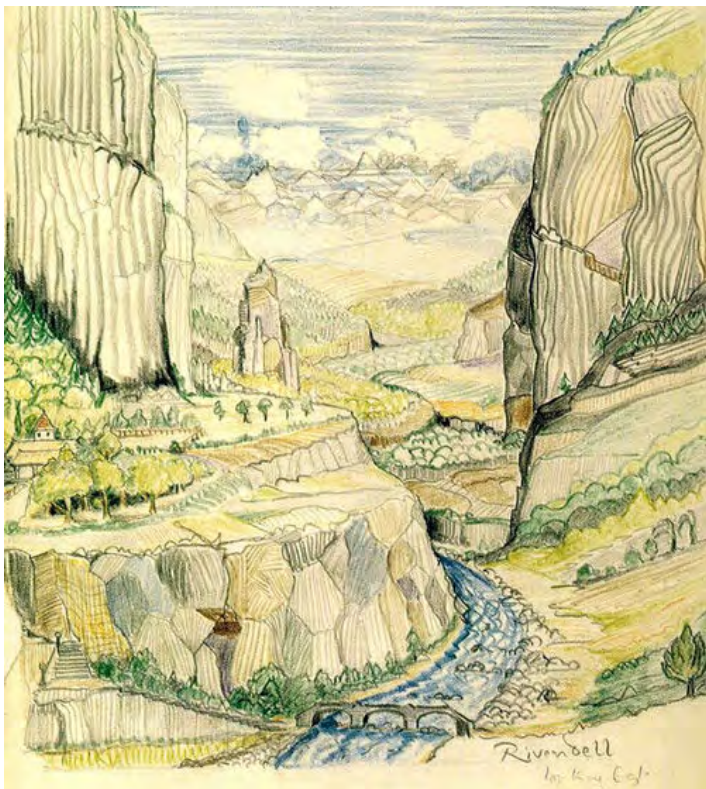
L'imaginaire comme domaine thématique en géographie

La géographie, en tant que discipline scientifique, apporte un éclairage à cette relation entre espace rêvé et espace produit. Par exemple la géographie peut étudier l'impact de l'imaginaire sur la construction des frontières. Malgré la continuité d'un paysage naturel, notre affect est modifié lorsque nous franchissons physiquement des frontières administratives. Un lieu est donc chargé de représentations qui nourrissent l'imaginaire collectif. L'article de Raphaël Pieroni et Jean-François Staszak montre comment un espace peut être fortement associé à certaines représentations culturelles, ici au travers de chansons iconiques liées à des lieux. D'un point de vue plus politique, les représentations de la nature ou de la ville peuvent être mobilisés pour influencer le débat public autour de la production de l'espace. C'est ce que Joelle Salomon-Cavin montre dans sa contribution : les rhétoriques et les symboles sont des manières à la fois d'imaginer des espaces et de contribuer à leur production.

« La géographie, en tant que discipline scientifique, apporte un éclairage à cette relation entre espace rêvé et espace produit. »



Peter Klaunzer, pour l'agence de presse Keystone, prise à la patinoire de Fribourg, pour un article de la rts accessible [ici](#).



J.R.R Tolkien, Rivendell : Looking East. Conservé à la bibliothèque Bodléienne de l'université d'Oxford. Tout droit réservé à Tokien Estate Limited. Comparaison sur le terrain entre les dessins de Tolkien et le paysage de la vallée du Lauterbrunnen.



« Dessins, schémas, excursions, et expériences sont souvent utilisés pour faire comprendre la manière dont se construisent socialement les espaces. »

L'imaginaire comme méthodologie en géographie

Au-delà de la dimension analytique, l'imaginaire est aussi mobilisé de manière didactique à tous les niveaux de l'enseignement de la géographie. L'activation de l'imaginaire permettant de représenter des phénomènes socio-spatiaux joue un rôle clé dans la transmission et la co-production, avec actrices et acteurs sociaux, du savoir géographique. La contribution de Juliet Fall est une illustration pertinente de cette utilisation didactique de l'imaginaire en géographie. En utilisant les codes de la bande-dessinée, elle permet aux lectrices de s'approprier de manière plus souple des approches scientifiques. Dessins, schémas, excursions, et expériences sont souvent utilisés pour faire comprendre la manière dont se construisent socialement les espaces. L'article de Sylvie Joublot Ferré nous donne un exemple de cette démarche qui cherche à activer capter les imaginaires des individus pour mieux comprendre les manières dont cette dy-

namique s'agence. Ce numéro de GeoAgenda va donc vous faire rencontrer des géographes travaillant sur l'espace avec des méthodes de recherche et de vulgarisation originales.

« Le travail des artistes est donc intimement lié, autant dans le processus que le résultat à des dimensions scientifique, et critique, de la géographie. »

Les méthodes géographiques comme inspiration pour créer des mondes imaginés

Ce numéro va aussi vous emmener sur le terrain de ce que fait l'espace à l'imaginaire, en suivant des démarches très géographiques d'écrivain.es. Le travail d'Eloi Audoin Rouzeau nous fait traverser la frontière entre géographie et littérature, entre méthodologie scientifique et processus créatif. L'utilisation de carte, d'observations de l'urbanité et des pratiques sociales qu'elle héberge nourrit un imaginaire prolifique, qui à son tour, invite nos esprits à se projeter dans des espaces imaginaires qui résonnent fortement avec des

thèmes sociaux contemporains. La contribution d'André Ourednik nous invite à explorer la cartographie imaginaire, qui, à travers un récit et des cartes fictives, interroge la pertinence des frontières. En nous faisant rejoindre le travail minutieux d'un explorateur audacieux, il nous donne à réfléchir sur la superposition des représentations spatiales, et sur les rapports de pouvoir qui régissent la représentation de l'espace. Le travail des artistes est donc intimement lié, autant dans le processus que le résultat à des dimensions scientifique, et critique, de la géographie.

Conclusion

Au final, ce que cette collection non exhaustive d'articles essaie d'explorer est un vaste continent relativement inconnu, parce qu'en création permanente. Au-delà de remodeler l'espace en permanence, notre imaginaire collectif réinvente aussi des manières différentes de le remodeler. Cartographier une relation entre cette capacité à réfléchir notre rôle dans l'espace et les conséquences matérielles que cela produit est un travail qui ne peut que s'auto-entretenir. Aussi, ce numéro de GeoAgenda ne se veut pas comme une carte exhaustive d'un thème, mais bien une invitation à l'exploration d'un monde en permanente construction.



Romain Valadaud

doctorant à l'université de Fribourg, travaille sur les relations de pouvoir au sein de la gestion de l'eau en Asie du Sud. Sa thèse étudie la reproduction des dominations traditionnelles au sein des associations d'irrigants sur le plus grand système d'irrigation au Népal. Accessoirement, il explore la géographie des mondes imaginaires en tant que rôliste et lecteur assidu de science-fiction.



Isabelle Schoepfer

doctorante à l'université de Fribourg, travaille sur la micropolitique et les images de quartiers de la ville de Genève. Participe à des projets de recherche autour des thématiques de l'isolement social chez les seniors ainsi que la décroissance carcérale. Secrétaire générale de l'ASG et apprivoiseuse de dragons volants.



Littéralement : « Ici vivent les dragons ». Phrase utilisée sur les anciennes cartes pour désigner le monde inconnu, non cartographié.

Interview

Les Paris d'un auteur de l'imaginaire : Eloi Audoin-Rouzeau et la géographie fictionnelle

Écrit par
Romain Valadaud

Je passe un temps incalculable dans la cartographie des mondes imaginaires. Une bonne partie de ce temps consiste à écumer les librairies à la recherche d'atlas, de livres et de bandes-dessinées. C'est un « coup de cœur » de la librairie Payot qui a cette fois retenu mon attention. Loin des étagères poussiéreuses qui font d'habitude mon quotidien, c'est bien en vue, au cœur des dernières sorties littéraires, que j'ai trouvé mon bonheur. A travers *Ouvre ton aile au vent*, publié chez Phébus, Eloi Audoin-Rouzeau, que j'ai pu rencontrer, nous invite à une réflexion entre la création littéraire et l'espace géographique.

La genèse d'un monde littéraire

Assis au cœur du mystérieux bistrot-librairie de Monsieur Cuan, philosophe légitimiste vietnamien reconverti en restaurateur parisien depuis la victoire du Viet-Minh, nous entamons une discussion franche sur le rapport à l'espace du jeune auteur dans son univers littéraire. « Je me sers beaucoup de cartes dans mon travail. Ecrire de la fiction à partir de lieux réels permet, justement, de brouiller plus facilement les cartes ! » me répond-il. Pour le jeune auteur, dont le grand-père était un écrivain surréaliste proche d'André Breton, partir de l'espace existant, du réel, est essentiel pour faire basculer lectrices et lecteurs dans l'irréalité ou la surréalité. « Plus iels se sentent proches de l'espace – sa ville par exemple – plus il sera ensuite facile de les dérouter. Je recherche cela : dérouter peu à peu du réel. Le maître en la matière, c'est Kafka. Dans ses romans, Prague s'efface pour ne laisser que des rues et des places sans nom, si étran-



Peinture sur carte postale (affichage urbain) – 2015.

gement familières. Il en ressort une impression de labyrinthe... une fantastique déroute » explique-t-il. Polysémie formidable de ces mots qui nous invitent vers les chemins de traverse, ceux qui lient espaces produits et espaces imaginés.

Evidemment, pour Eloi Audoin-Rouzeau, ce sont les quartiers de la capitale française, où il a grandi et vécu une partie de sa vie, qui lui servent d'inspiration spatiale principale. Grand marcheur urbain, c'est en usant ses semelles sur les trottoirs que l'écrivain déploie son Paris imaginaire à partir du Paris observé. C'est en 2015 qu'il commence à apposer cet espace imaginé sur l'espace réel. « Je dessinais et peignais sur des vieilles cartes postales de Paris, que je transformais en une ville nouvelle, où les animaux avaient remplacé hommes, femmes et enfants. Pendant mes marches je les collais aux murs des rues. » raconte-t-il. Ces dessins ont alors rejoint la longue cohorte des expressions culturelles qui décorent les murs parisiens, et qui sont autant de fenêtres sur l'imaginaire et les désirs des habitants.

C'est dans le creuset de ce processus créatif que naît l'univers du jeune auteur. « Ma première idée était de réaliser un livre illustré sur ce Paris-là, rempli d'animaux. Je me suis mis à prendre mes amis en photo et à peindre par-dessus leurs visages, les transformant en personnages illustrés d'une histoire qui se précisait dans ma tête » explique-t-il. On devait y suivre, pour personnage principal, un renard anthropomorphisé, flâneur solitaire et journaliste, couvrant le grand procès de l'homme par les animaux dans « *Pantruche* », première version dystopique d'un espace parisien touché par le changement climatique et la crise de

notre relation au vivant. Malgré l'abandon du projet, l'univers est resté, et même, s'est épaissi.

Et c'est de ce paysage rêvé de friche post-moderne, où la nature, humaine, animale et végétale, reprend progressivement le dessus, que s'envole sa toute dernière création : un canard pourchassé par une foule d'hommes.

« Je me sers beaucoup de cartes dans mon travail. Ecrire de la fiction à partir de lieux réels permet, justement, de brouiller plus facilement les cartes ! »

Lieux et cartes

Dans ce premier roman, la course poursuite effrénée entre cet animal, dernier représentant de son espèce et catharsis pour une civilisation en cours d'effondrement, nous ramène à l'échelle parisienne (et même, à la micro-échelle du quartier latin), pour mieux nous en faire sortir. « Le canard traverse un Paris presque médiéval, se pose dans des lieux que nous connaissons tous et toutes très bien, des espaces que j'ai marchés, vécus, ressentis et pratiqués depuis mon enfance. » C'est la précision, l'attention aux détails de l'espace vécu qui permet au récit fictionnel de réin-

Peinture sur photographies personnelles, Palais de la porte Dorée (gauche) Musée Rodin (droite) – 2016.



venter des mondes. Ainsi le canard, chassé dans ce Paris fantasmé devient le moyen de se projeter vers des échelles géographiques plus vastes.

« Ma maison d'édition (Phébus) est portée par le thème de l'aventure et l'invitation au voyage. Mon editrice, Julia Pavlowitch était géographe dans une autre vie. Elle m'a conseillé de regarder des cartes et d'ouvrir des atlas pour laisser courir mon imagination. » Le narrateur d'Ouvre ton aile au vent parcourt d'ailleurs lui-même un atlas pour nous projeter vers l'Irlande, dernier refuge européen des oiseaux accusés d'avoir répandu une pandémie meurtrière. Tout comme celles et ceux qui lisent, il voyage lui aussi, par la lecture, par l'imagination, et se retrouve face à la Chaussée des Géants, au nord de l'Irlande.

Là encore, il s'agit encore d'un lieu familier pour l'auteur qui est lui-même un grand voyageur, comme ces oiseaux migrateurs qui lient des territoires lointains par leurs trajectoires de vie. Comme Paris, l'Irlande vécue et l'Irlande rêvée se mélangent pour produire un récit qui fait des Irlandais des migrants pandémiques, et du pays des Faeries le royaume des oiseaux, véritable zone de conservation environnementale. « J'ai une nostalgie de l'atlas, c'est sûr, mais surtout du temps, que je n'ai jamais connu, où l'on pouvait explorer de nouveaux territoires géographiques. Si j'avais vécu au 17^e siècle, peut-être aurais-je pris la mer... » rêve-t-il. Il faut les voir pour imaginer cette sodade, ces anciens atlas qui laissaient

l'imaginaire s'insinuer dans le réel, en marquant d'un Hic Sunt Dracones (Ici vivent/sont les dragons) leurs bords de carte. Ainsi l'auteur reprend-il : « Ecrire cela permet d'inventer de nouveaux territoires. Et inventer de nouveaux territoires, ça permet de retrouver l'exploration ! Hic Sunt Dracones Oui... ici vivent les dragons. Qu'est ce qui nous empêche d'y croire ? »

Une méthode géographique au service de la littérature

Cette exploration est cependant loin d'être hasardeuse : comme tout bon explorateur qui entend survivre les jungles littéraires, le jeune écrivain a des méthodes, très géographiques. « Avant d'écrire mon histoire de chasse au canard, j'en ai d'abord tracé le parcours sur une carte topographique de Paris. Une fois le premier jet du livre terminé, au bout de quelques mois, j'ai moi-même suivi ce parcours, en marchant et en prêtant attention aux détails de l'environnement urbain. Je prends des photos, j'enregistre des sons, je dessine et je prends des notes. » décrit-il. C'est cette précision, toute géographique, qui fait le lien entre science et littérature. L'observation, participante ou non, l'enregistrement, la prise de note et la réalisation de cartes ne sont pas des méthodes inconnues de la géographie moderne !

Ma curiosité de géographe piquée, je lui demande s'il s'explique, lui qui n'a jamais fait de géographie, d'où lui vient ce rapport intense à l'espace vécu, et notamment l'espace urbain. « Sans doute du premier livre que j'ai écrit, Belleville au Cœur (publié chez Slatkine&cie). Nous devions, avec l'auteur et narrateur Christian Page, écrire un témoignage de la vie des sans-abris du quartier de Belleville. Grâce à Christian, j'ai passé de longues heures avec ces personnes qui ont un rapport très particulier à la ville, à l'espace. J'ai des heures d'enregistrements de moments de vie, de réflexions et des carnets entiers de notes. Très vite, et comme l'indique le titre, le cœur du récit est devenu le quartier lui-même, mais tel que vécu par les sans-abris » explique-t-il. C'est donc dans cette démarche, qu'en géographie on qualifierait de « participante », que l'écrivain trouve sa manière de réinventer l'espace. Il insiste sur le fait que « sans méthode, la création est difficile. Décortiquer l'espace vécu est ma méthode. En ce sens je suis peut-être un peu géographe, effectivement, du moins, je comprends leur passion et je m'y plonge parfois, en pur amateur ».

« Décortiquer l'espace vécu est ma méthode. En ce sens je suis peut-être un peu géographe, effectivement, du moins, je comprends leur passion et je m'y plonge parfois, en pur amateur »

C'est une approche qu'il souhaite continuer à explorer afin d'étendre son univers littéraire. « Je ne peux pas trop en dire, évidemment. Tout comme le canard nous projette vers le monde, mon prochain livre sera un récit de voyage ». La notion d'espace y sera encore centrale, dans une France et une Suisse dystopiques, grâce à des éléments du paysage que l'auteur ne souhaite pas détailler davantage. « J'ai dans mon bureau, une carte de la France très particulière, une France oubliée. Un espace qui ne demande qu'à être inventé, réinventé... » explique-t-il. Encore une fois, la méthode géographique se répétera, puisque, une fois le trajet des personnages tracé sur la carte, c'est carnet et enregistreur en main que le jeune auteur ira traverser et confronter le réel pour forger l'imaginaire.



Eloi Audoin Rouzeau et Christian Page, Belleville au cœur, Slatkine, 2018.



Premier itinéraire du canard pris en chasse, héros de "Ouvre ton aile au vent" (document de travail) – 2019.



Eloi Audoin Rouzeau, Ouvre ton aile au vent, Phébus, 2021.

L'impossible territoire et les cartes du boyard Kraïenski

À débattre

- ▶ Où était le canton de Berne au Jurassique Inférieur ?
- ▶ La question précédente a-t-elle du sens ?
- ▶ À quelle échelle temporelle mesure-t-on le développement durable ?

Écrit par
André Ourednik

Les frontières instables sont le cauchemar du cartographe. La simple tâche de rendre compte de l'évolution démographique se traduit rapidement en céphalée dans un pays dont les communes fusionnent, se divisent, voire changent de contour spatial au gré des projets de leurs habitants et édiles qui n'ont a priori que faire des velléités d'agrégation à l'échelle nationale.

Les fantaisies de la cartographie thématique

L'OFS a même publié un logiciel¹ pour ménager le cartographe-statisticien. Il recense plus de 7000 changements dans le découpage du territoire depuis la fondation de l'État fédéral en 1848. En cas de fusion, il devient facile d'additionner les populations et de ne conserver, sur la carte, que la commune fusionnée, l'agrégat idéal auquel le cartographe donnera une réalité transhistorique en disant que sa population a augmenté ou baissé depuis un siècle, alors qu'elle n'existe que depuis l'année dernière. En parlant ainsi de l'évolution centenaire d'une entité politique qui vient à peine d'apparaître sur la carte, on bascule déjà en pleine fiction, mais peu importe, les calculs sont corrects.

Ils deviennent plus fantasques en cas de scission. Imagions A, une commune de 1000 habitants. Un jour, elle décide de prendre acte d'une dissension

¹ <https://www.agvchapp.bfs.admin.ch/fr/mutations/query>

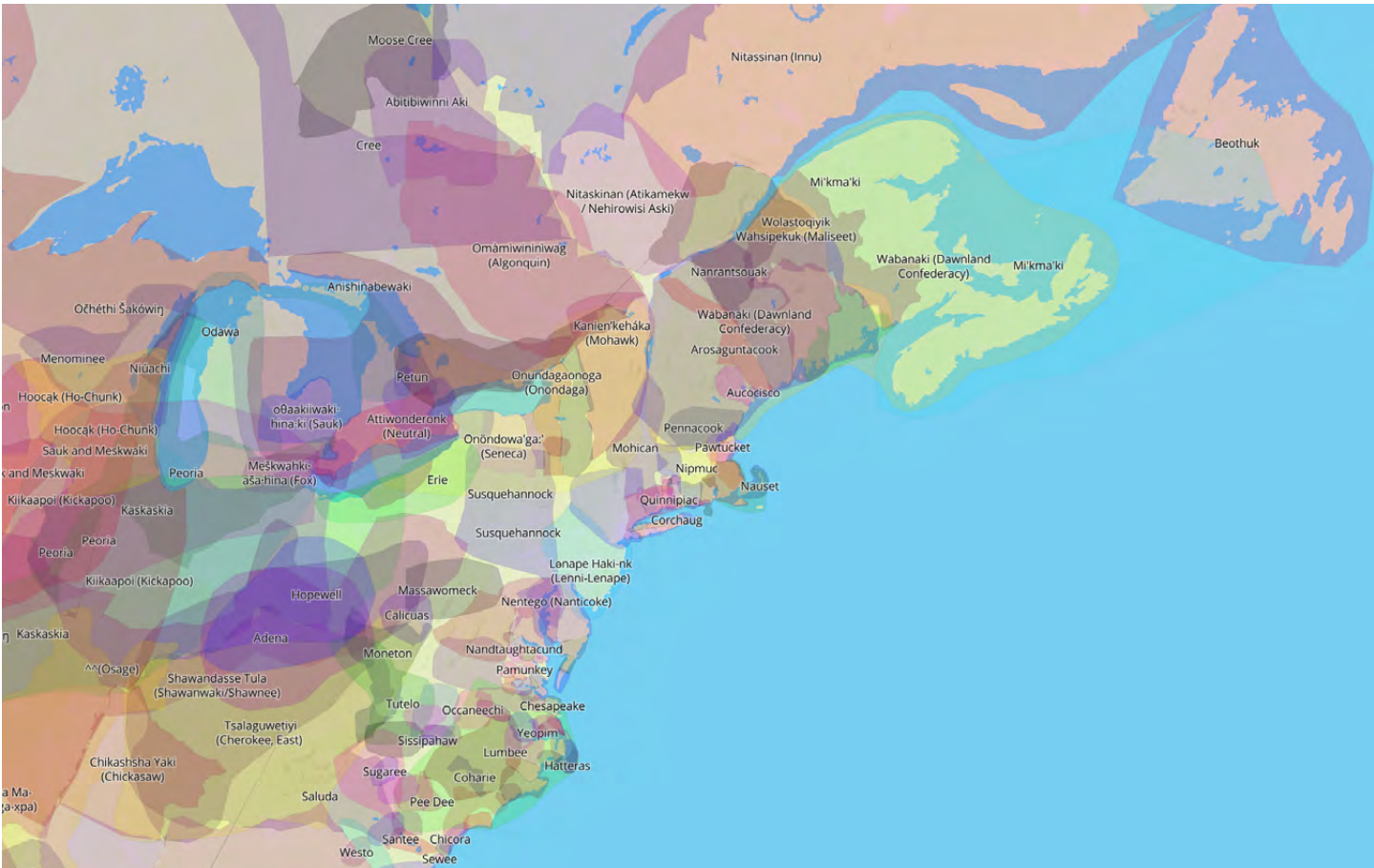


Figure 1 : Chevauchement des territoires des nations premières dans la perception de leurs membres. Capture d'écran du site géomatique <https://native-land.ca/>.

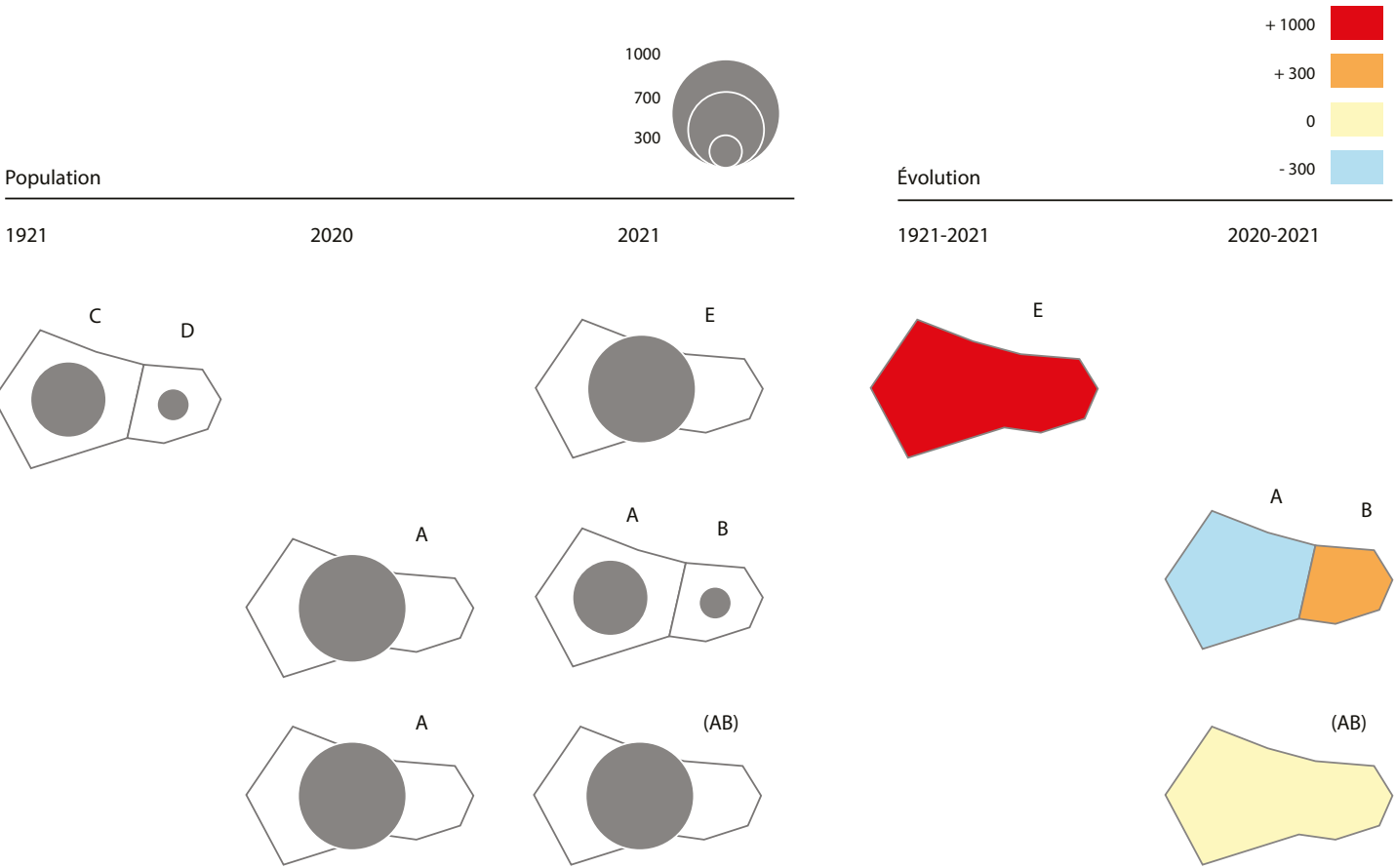


Figure 2 : Une fiction mathématique de l'évolution démographique des communes fusionnées et scindées.

rampante en se scindant en A et B. A conserve 700 fidèles, B réunit les 300 réfractaires. En termes d'évolution, cela fait donc -300 pour A, et +300 pour B ; des nombres faciles à reporter sur une carte. Mais comment l'interprétera celui qui ne connaît rien de la scission ? Une émigration massive a-t-elle frappé A ? B célèbre-t-elle un baby-boom ? L'autre option serait de créer une agglomération fictive, la commune d'observation AB permettant de faire abstraction de la scission ; elle n'existerait que dans la tête du démographe pour la paix des nombres.

Des centaines de microfictions de ce type sous-tendent le renommé Atlas des mutations spatiales de la Suisse², œuvre dont aucun des auteurs n'admettrait la moindre trace de licence poétique dans sa démarche, et pourtant... Le mythe hante les « données » autant qu'il hante le destin du protagoniste du Homo Faber de Max Frisch. L'admettre ne revient pas à discréditer l'atlas : sans de tels ouvrages, il serait impossible d'observer les phénomènes d'exode rural, de périurbanisation ou de la réurbanisation subséquente qui ont marqué l'évolution du territoire au cours d'un siècle. Comme toute fiction, celle d'un territoire mesurable est une fiction nécessaire. Elle a le mérite et le

défaut d'être portée par un consensus collectif. D'un côté, elle vaut mieux que les fantasmes solipsistes d'un géographe post-empirique, de l'autre, il faut défier son statu quo. Il existe un chemin intermédiaire heureux entre les écueils d'une science psychorigide et d'une science charismatique.

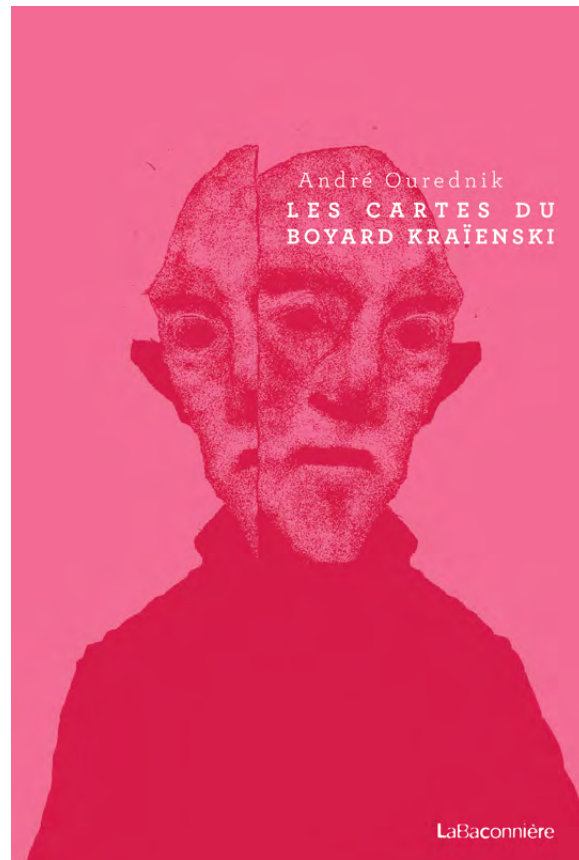
« Le mythe hante les « données » autant qu'il hante le destin du protagoniste du Homo Faber de Max Frisch. »

L'empire des idéalités

Il serait aberrant de renoncer à additionner des chiffres sous prétexte de l'incomplétude des mathématiques exposée dans le théorème de Gödel. Les entités statistiques qu'ils permettent de construire

² Schuler, M., Dessementet, P., Jemelin, C., Jarne, A., Pasche, N., & Haug, W. (2006). Atlas des mutations spatiales de la Suisse. Office fédéral de la Statistique.

Ourednik, A. (2015).
Les cartes du boyard
Kraïenski.
La Baconnière.



offrent autant de prises sur l'espace; elles fondent l'existence même de notre société numérique³. À l'instar de toute autre, elle possède un imaginaire qui la structure et qui lui permet de se gérer⁴. Mais lorsqu'elle omet de se rappeler le statut fictif de son imaginaire, elle en devient la victime. Les catégories « homme », « femme », « suisse », « étranger », voire « chef de ménage » divisent et stratifient la société suisse non seulement dans les fantaisies de l'Office fédéral des statistiques; ils cloisonnent l'ensemble de la pensée politique qui les cloisonne à son tour. Cela fera bientôt cent ans que le phénoménologue Edmund Husserl dénonçait les « données » comme une « mesure empirique de précision croissante, mais sous la conduite d'un monde d'idéalités déjà objectivées à l'avance par l'idéalisation et la construction » (Hua VI, p. 34). Il serait inutile de le répéter si la conscience du problème était plus présente dans les sciences comme dans le débat politique.

Et bien qu'on puisse s'assurer que les offices de nos États jouissent d'un certain degré de supervision épistémologique, rien n'est moins certain pour les entreprises de collection de données comme Facebook et co. Que pense Mark Zuckerberg des frontières internationales et de catégories sociales ?

L'empire des idéalités mesurables est loin de son apogée. Nous n'avons pour l'heure senti qu'une

vague prémonition de sa puissance qui grandit avec l'émergence de l'intelligence artificielle et du machine learning: cet apprentissage statistique qui repose entièrement sur le découpage du monde en entités mesurables. Des algorithmes errants dans nos lacs de données seront les Nornes, Moires et Parques du troisième millénaire.

À cette domination des choses délimitées, nous pourrions réagir par un déconstructiviste radical; substituer les grands récits par des tweets, les catégories par des borborygmes aléatoires, les cartes par des éclaboussures d'éponges imbibées de gouache jetées du troisième étage sur des affiches A0... cela nous amusera pendant quelques mois. Un jour, nous voudrions à nouveau mesurer, délimiter, différencier, affirmer, vérifier, observer à travers le temps et l'espace. Nous voudrions des mots et des choses. Il n'y a pas de débat sans concepts, pas de géographie sans entités spatiales.

« Des algorithmes errants
dans nos lacs de données seront
les Nornes, Moires et
Parques du troisième millénaire. »

Échelles et fluidités du territoire

Le défi cartographique consistant à trouver un moyen terme entre l'écrasement de la réalité dans sa représentation et l'impossibilité de représenter quoi que ce soit m'a de nouveau troublé en publiant un fonds de cartes historisé sur la plateforme d'échange de logiciels ouverts GitHub⁵. A priori, l'idée est simple: il s'agit de mettre à disposition un ensemble de fichiers géométriques des frontières des états et des régions culturelles. L'ouverture des données permet aux experts de régions et d'époques spécifiques de corriger les nombreuses erreurs du fond initial. Mais l'effort s'enlise dès que l'on songe que le concept de territoire et de frontière nationale n'a de sens que depuis la Paix de Westphalie (1648) et encore... cette pertinence se limite à l'Europe. Même le positiviste endurci pressent en dessinant les contours d'un « territoire » Comanche qu'il commet une projection anachronique; une géométrie fictive. À ce problème s'ajoute celui de l'imbrication des territoires et des structures de pouvoir qui les contrôlent: le Royaume des Odryses au 2^e s. av. J.-C. jouissait d'une autonomie régionale trop grande pour être strictement assimilé à l'Empire romain; le Raj britannique n'est pas le Royaume-Uni. Un territoire, comme toute chose, n'existe en outre que dans la relation entre un sujet

et un objet; la délimitation unilatérale de la Terre de Rupert n'a jamais annulé la conviction du peuple montagnais de vivre sur les terres montagnaises. Les irrédentistes corses ne perçoivent pas leur île comme une partie du territoire français. Près de la moitié des pays membres de l'ONU ne reconnaissent pas le Kosovo. Les civilisations de la préhistoire se chevauchent: les cultures d'Andronovo, d'Afanasevo et de Sintachta diffèrent tout en s'interpénétrant dans un ensemble archéologique complexe. Sans parler des territoires cycliques des nomades: les Touaregs, les Roms... Comment rendre compte de tous ces aspects avec les outils conceptuels de la géomatique et du dessin vectoriel limités à des points, des lignes et des surfaces? Quelques subterfuges graphiques comme les transparences et les contours flous n'atténuent le problème que dans une certaine mesure. Pour ne pas renoncer en bloc à toute forme de représentation visuelle, il reste nécessaire d'assumer une part fictive; le statut imaginaire de l'image.

« Mes lectures de Franz Kafka
sont de celles qui m'ont le plus aidé
à penser l'espace »

La fiction littéraire facilite la tâche. Mes lectures de Franz Kafka sont de celles qui m'ont le plus aidé à penser l'espace⁶. Il y a huit ans, à l'issue d'un voyage à l'est de la Roumanie, elles m'ont même inspiré dans la rédaction d'un roman sublimatoire né de paradoxes de la géographie⁷. J'en ai envoyé le protagoniste cartographier la frontière de l'Union européenne. Sa tâche consiste à numériser, puis harmoniser, le fond de cartes mythique du boyard Kraïenski, noble terrien nostalgique et dernier de sa lignée, dont le nom, en langues slaves, signifie à la fois terre à perte de vue et la frontière, le paysage et la périphérie, le début et la fin du temps.

Les cartes historiques se contredisent et le protagoniste s'enlise dans un territoire marécageux remodelé chaque jour par un étrange fleuve. La terre finit par engloutir le château et son boyard, sa famille, ses reliques et les structures de pouvoir qu'ils incarnent. Les habitants de la région se rassemblent au bord du cratère qui reste, et entonnent un chant incantatoire pour l'émergence d'un nouvel édifice.



André Ourednik

est enseignant au Collège des Humanités de l'EPFL, en représentation visuelle du territoire à l'Université de Neuchâtel et data scientist pour la Confédération helvétique. Il a publié notamment *Wikitractatus* (essai hypertextuel, Hélixe Hélas, 2014), *Les cartes du boyard Kraïenski*, une exploration romancée des paradoxes de la cartographie (roman, La Baconnière, 2015), *Omniscience*, une satire métaphysique de la civilisation des données (roman, La Baconnière, 2017), *Atomik Submarine*, ouvrage illustré en collaboration avec l'artiste François Burland (roman, art&fiction, 2019), ainsi que les essais *Hypertopie: de l'utopie à l'omniscience* (La Baconnière, 2019) et *Robopoièses: les intelligences artificielles de la nature* (La Baconnière, 2021).

Plus d'informations sur <https://ourednik.info>

³ Cf. Nassehi, A. (2019). *Muster: Theorie der digitalen Gesellschaft*. C.H. Beck.

⁴ Cf. Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Seuil.

⁵ Ourednik, A. and GitHub contributors (2021). *Historical boundaries of world countries and cultural regions [Geo]JSON*. <https://github.com/aourednik/historical-basemaps>.

⁶ Ourednik, A. (2011). Kafka et les territoires de l'espérance. *Compar(a)ison, An International Journal of Comparative Literature*, 28. http://ourednik.info/consultables/2012Ourednik_KafkaTerritoire_revised.pdf

⁷ Ourednik, A. (2015). *Les cartes du boyard Kraïenski*. La Baconnière.

Imaginaires géographiques – Juliet J. Fall Mise en scène visuelle d'une posture de recherche

Pour donner sens au monde, les approches en géographie critique nous incitent à procéder par touches.

Récolter des témoignages pièce par pièce, ouvert aux conditions de leurs émergence.

Procéder par touches, à partir du bas.

Collecter les expériences sur le terrain.

Rester à l'écoute de soi-même, aussi.

Puis assembler sur papier les expériences récoltées.

Ces regards particuliers sur le monde se multiplient, contrastent et se répondent.

Notre propre regard change, mais essaie d'échapper à toute tentation de proposer une interprétation unique, d'en-haut.

Nous assemblons les pièces du puzzle petit à petit, en choisissant les thèmes, les rythmes, les points de vue.

Nos géographies sont créatives, ouvertes, situées, mais aussi attentives aux imaginaires collectifs qui émergent dans la multitude.

Dans ce travail minutieux, nous mettons toujours en avant le travail effectué par les mains qui façonnent.

Nous ne nous cachons pas derrière une objectivité de façade qui tairait nos choix, nos préjugés, nos décisions.

Nos savoirs géographiques sont incarnés et gagnent en pertinence par la mise en avant des conditions de leurs émergence.

Cette lente cartographie du monde s'assemble à partir de bribes, de coups d'œil, de postures partiales, de restes.

Sans le travail d'assemblage, point de géographie.

mais aussi, sans géographe, le monde continue d'exister.

Simplement, notre travail d'artisan peut rendre visible des imaginaires différents, dans des interprétations inattendues qui susciteront d'autres réflexions.

Ce que nous avons construit peut progressivement se passer de ce qui tenait les pièces ensemble, lors de leur assemblage.

Nous retirons minutieusement, pièce par pièce, notre échafaudage.

Pour mettre en place ces géographies situées, incarnées, ouvertes sur le monde, nous pouvons mobiliser des langages différents.

Des géographies visuelles, créatives, exploratoires.

Films, photos, bande dessinées, cartographies, performances...

Mais aussi revenir, après le terrain, au langage textuel qui a fait ses preuves, en explicitant nos démarches de recherche, en jouant de la langue et des mots.

Nos géographies nous poussent depuis longtemps à faire des liens entre lieux, échelles, espace, corps et représentations.

Notre curiosité pour le monde, et dans le monde, nous invite à le comprendre dans toute sa complexité et tous ses paradoxes.

Elle nous incite à écrire des géographies critiques et ouvertes, dignes de cette complexité.

Pour façonner le monde autrement, à partir de bribes, et pour que chaque pièce y trouve une place dans un ensemble cohérent qui fasse sens.

Pour aller plus loin:

Fall, J.J. (2021). *Worlds of Vision: Thinking Geographically Through Comics*. *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, 20(1).

Fall, J.J. (2020). *Fenced in*. *Environment and Planning. C, Government and Policy*, 38(5), 771-794.

Juliet Fall

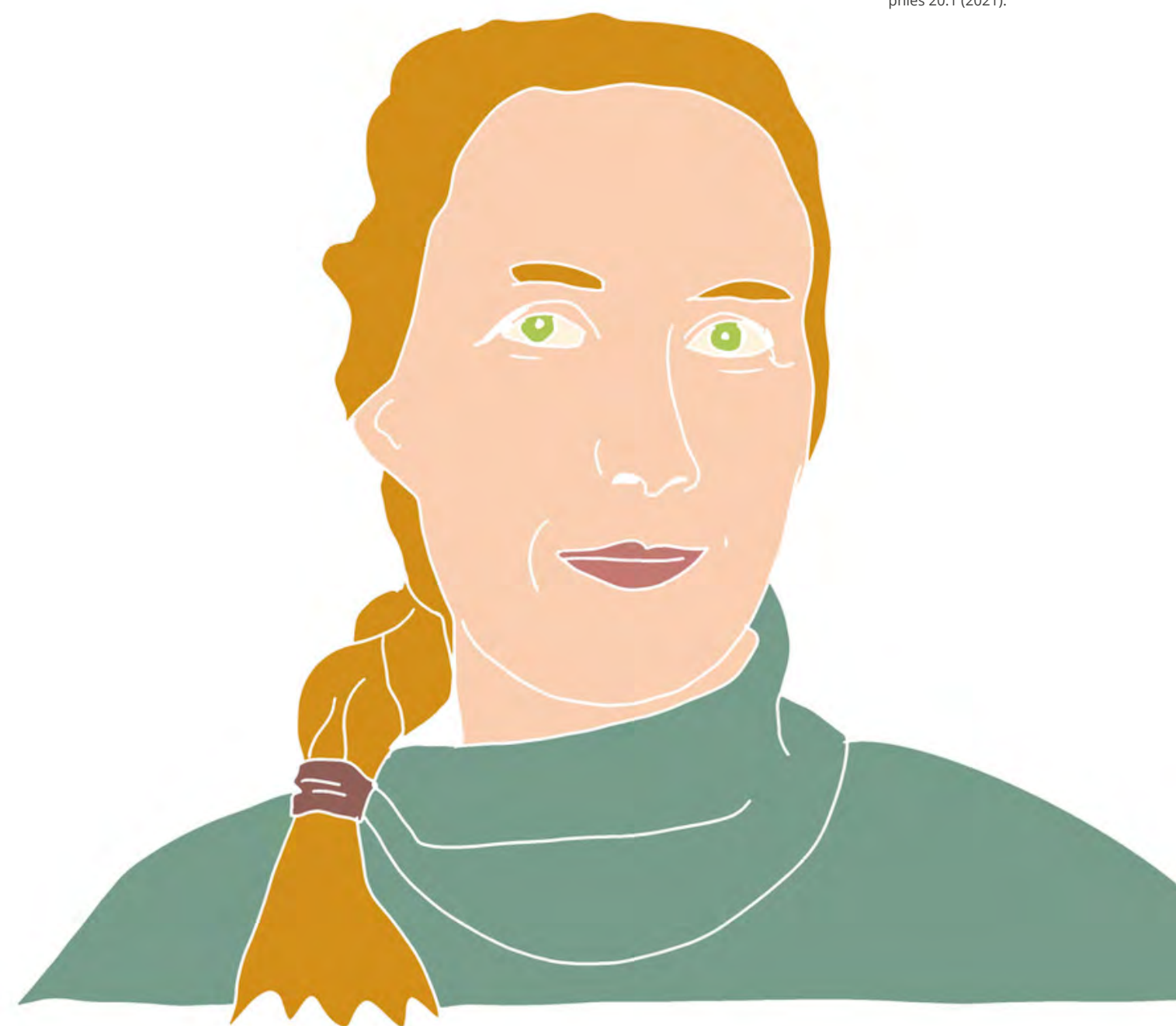
est professeure ordinaire au Département de géographie et environnement à l'Université de Genève. Elle travaille sur les géographies politiques, l'histoire et l'épistémologie de la géographie et les études visuelles. Elle enseigne l'usage de la bande dessinée en science sociale et en géographie comme méthode de recherche et d'écriture depuis plusieurs années, et publie une partie de ses travaux sous cette forme dans des revues scientifiques à comité de lecture. Cette démarche volontairement expérimentale et créative vise à tirer profit du langage visuel et textuel complexe de la bande dessinée pour enrichir le regard géographique.

Références

Fall, Juliet Jane. «Fenced in.» *Environment and Planning. C, Government and Policy* 38.5 (2020): 771-794.

Fall, Juliet J. «Dear Carl: thinking visually and geographically about public figures.» *Geographica Helvetica* 75.4 (2020): 337-348.

Fall, Juliet J. «Worlds of Vision: Thinking Geographically Through Comics.» *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies* 20.1 (2021).



Quand la nature fait et défait la ville

À débattre

- En quoi la nature participe-t-elle à la construction réelle, mais également idéelle de la ville ?
- En quoi la nature est-elle à l'origine d'un imaginaire négatif de la ville ?

Écrit par
Joëlle Salomon Cavin

Dans mes travaux, je m'intéresse aux relations ville-nature en Suisse et plus spécifiquement à la manière dont différents types de natures participent à la fabrique de la ville contemporaine, plus particulièrement en Suisse. Autrement dit, et j'emprunte ici la formule que Juliet Fall avait imaginée à l'occasion d'un projet commun, « ma question principale est : en quoi la nature fait-elle ville » ? J'y aborde la nature dans toutes sortes d'états et d'espaces (espèces animales et végétales, parcs, paysages, champs, espaces protégés, jardins, etc...) et au travers de différentes pratiques (loisirs, jardinage, agriculture, protection/conservation, urbanisme, recherche scientifique) (Salomon Cavin, Granjou, 2021).

La nature dans la fabrique concrète de la ville

Si l'on prend l'exemple du jardinage urbain, cette fabrique est, pour commencer, très concrète ; à l'échelle de l'espace public : c'est par exemple l'aménagement de jardins partagés principalement dans les parcs et les friches urbaines ; à l'échelle des quartiers : c'est l'intégration d'espaces cultivés dans les projets d'aménagement ; à l'échelle des bâtiments : c'est le développement de murs et toits végétalisés. Cette intégration de pratiques culturelles partout en ville correspond à un processus d'agrarisation de la ville.

La nature dans la fabrique idéelle de la ville

Cette « fabrique naturelle » de la ville n'est pas seulement matérielle elle est aussi idéelle. Actuellement par exemple, on met beaucoup en avant le rôle des espaces de nature dans la qualité de vie urbaine. Ainsi, une ville riche en végétation et en espaces verts est-elle souvent associée à une cité où il fait bon vivre. La nature permet d'enchanter l'image de ville.

Dans mes travaux, je m'intéresse beaucoup à la manière dont la nature jardinière et agricole contribue à la construction d'une image positive de la ville. La « ville fertile » est devenue une expression commune pour désigner une ville où des initiatives d'agriculture urbaine se développent. L'image 1 présente une exposition qui s'est déroulée à Meyrin, commune où a été développé l'un des premiers agro quartiers de Suisse : le quartier des Vergers.



Illustration 1 : source : <https://meyrinculture.ch/evenement/la-ville-fertile-jardiner-la-ville-vers-une-nature-urbaine>

illustration 2 : le mariage harmonieux entre ville et agriculture est proposé comme logo d'une initiative genevoise d'agriculture contractuelle de proximité.



Illustration 2 : source <https://www.affairetournereve.ch/>

« Cette “fabrique naturelle” de la ville n'est pas seulement matérielle elle est aussi idéelle. »

La nature est indissociable de l'imaginaire de la ville mal-aimée.

J'ai commencé par illustrer la manière dont la nature contribue à la construction d'un imaginaire positif de la ville, mais la nature peut aussi participer à la construction d'un imaginaire négatif de la ville. Dans mes travaux, je me suis tout particulièrement intéressée à cet imaginaire-là, celui de la ville mal-aimée autrement appelée urbaphobie (Salomon Cavin, Marchand, 2010). Celui-ci désigne des représentations collectives qui condamnent de la ville dans un rapport d'opposition à une nature ou à une campagne valorisée. En voici quelques exemples.

1^{er} exemple : la construction du mythe alpestre

Le premier exemple concerne la construction de l'identité nationale suisse. Celle-ci est intimement liée à une idéalisation de la nature alpestre et du monde rural qui commence dès le 18^e siècle avec la découverte des Alpes par les premiers touristes-voyageurs anglais. Cette idéalisation s'est forgée par opposition au monde urbain comme l'illustre cet extrait du Poème « les Alpes » de Albrecht De Haller (1732) : « (...) Loin de l'oiseuse vanité des affaires accablantes, l'âme demeure ici en paix et fuit la fumée des Villes (...) ».



Illustration 4 : Photo de la couverture de Pro Natura Magazine, octobre 2013 (tous droits réservés).

De même, dans L'Emile (1763), Jean-Jacques Rousseau désigne la grande ville comme « le gouffre de l'espèce humaine » par opposition à la campagne où l'homme est sensé vivre en harmonie avec la nature.

« Dans mes travaux, je me suis tout particulièrement intéressée à cet imaginaire-là, celui de la ville mal-aimée autrement appelée urbaphobie. »



2^{ème} exemple : la ville stérile et stérilisatrice

Le second exemple concerne l'opposition entre agriculture et ville au XX^e siècle en Suisse. Durant la Seconde Guerre mondiale, la ville a souvent été associée à un milieu stérile voir parasite, car elle ne produisait pas elle-même une nourriture que d'autres devaient lui fournir. La «ville stérile» se définissait en opposition «au sol nourricier» de la campagne. Par la suite, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la ville stérile est devenue «ville stérilisatrice»: une ville qui, en s'étendant, via le phénomène d'urbanisation détruisait l'espace cultivé. La «bataille pour le sol» et contre l'urbanisation a été le grand objectif de la politique d'aménagement du territoire en Suisse depuis les années 1950.

Cette la ville qui dévore le sol agricole est bien illustrée par l'indicateur du «m² par seconde» qui décrit à chaque seconde qui s'égène le nombre de mètres carrés qui sont urbanisés. Utilisé pour la première fois en 1955, cet indicateur a été sans cesse repris depuis lors tant il est particulièrement suggestif: on imagine en le lisant le rouleau compresseur de la ville qui avance chaque seconde de 1 mètre carré en détruisant de beaux paysages agricoles.

Ces images de la ville stérilisatrice, qui dévore l'espace agricole, sont très fréquentes dans les votations populaires relatives à l'aménagement de nouveaux quartiers. Le plus bel exemple (illustration 3) à ma connaissance est l'affiche dessinée par Exem dans le cadre du référendum en 2011 contre la construction d'un nouveau quartier dans la périphérie genevoise. Ce projet impliquait la destruction de terres agricoles parmi les plus fertiles du canton. L'urbanisation y apparaît comme un volcan de goudron crachant ses voitures, ses industries et sa pollution. Apeurées, les carottes s'enfuient avant que les champs ne soient détruits.

3^{ème} exemple : La ville des défenseurs de la nature

Au cours de mes recherches, j'ai étudié le rapport à la ville des associations de défense de la nature et du paysage comme le WWF ou Pro Natura ou la Campaign to protect rural England. Ces associations ont toutes développé au cours de leur histoire une iconographie qui visait à démontrer les dommages causés par l'urbanisation à la nature ou à l'espace rural. Dans l'illustration 4 le paysage est ainsi englouti par l'urbanisation.

Conclusion

Je prépare actuellement une exposition sur les animaux mal-aimés en ville. Cette aventure m'amène un peu ailleurs puisque après avoir investigué comment la nature faite et «défait» l'imaginaire urbain, en produisant des images positives et négatives de la ville, je m'intéresse désormais à la manière dont la ville contribue à la production d'un imaginaire négatif du vivant.



Joëlle Salomon Cavin
est géographe à l'université de Lausanne. Ces recherches portent sur les relations ville nature, ville campagne en Suisse abordés tant du point de vue des pratiques que des imaginaires. Elle travaille actuellement sur l'urbanisation de l'écologie scientifique et sur les animaux mal-aimés en ville.

joelle.salomoncavin@unil.ch

Références

Salomon Cavin, Joëlle, et Bernard Marchand, éd. Antiurbain: origines et conséquences de l'urbaphobie. Lausanne: PPUR, 2010.
Salomon Cavin, Joëlle, et Céline Granjou, Quand l'écologie s'urbanise. UGA Éditions, 2021.

Cartes mentales, dessins réflexifs, quelles visions juvéniles du monde ?

À débattre

- **L'analyse ne peut s'appuyer seulement sur des codes interprétatifs issus de la cartographie.**
- **Les dessins peuvent intégrer des réalités matérielles et idéelles.**
- **Le dessin rend compte de la dimension relationnelle au monde et aussi des stéréotypes.**
- **La faible présence du vivant et de la nature témoigne peut-être du déficit d'expériences spatiales, notamment sensibles.**

Écrit par
Sylvie Joublot Ferré

Différents champs de recherche (géographie, psychologie, urbanisme...) se sont attachés à comprendre la relation que les individus nouent avec le monde, au moyen de représentations graphiques. Auprès des enfants ou des adolescent.e.s, le recours aux dessins peut s'avérer éloquent : plusieurs travaux en didactique de la géographie se sont ainsi intéressés à cette méthode. Le dessin fait partie de l'univers familier des enfants, à la maison comme à l'école. Comment appréhender ces productions graphiques pour déchiffrer la construction mentale des lieux et du monde ?

De la carte mentale... aux dessins réflexifs ; des structures spatiales ...à la dimension relationnelle

Avec les travaux fondateurs de l'urbaniste américain Kevin Lynch autour de la carte mentale, et la parution en 1959 de son ouvrage *L'image de la cité*, on attribue à cet outil la capacité à exprimer de manière cartographique, une représentation mentale et intériorisée de l'espace. Des habitant.e.s des zones centrales de Boston, Jersey City et Los Angeles avaient été invité.e.s à dessiner de mémoire et sans fond de carte, leurs espaces de vie. Les préoccupations du chercheur étaient à la fois d'observer ce qui était perçu des compositions urbaines de ces trois villes, mais aussi de saisir « l'image collective » de la ville à partir

d'un grand nombre de représentations mentales individuelles. Selon une autre approche, la vaste enquête de Thomas Saarinen conduite dans quarante-neuf pays avait révélé trois catégories de cartes du monde : eurocentrée, sinocentree et américanocentree. Ces travaux ont contribué au succès des cartes mentales, comme mode d'accès aux représentations spatiales des individus.

Plusieurs critiques ont cependant été émises à leur endroit : aptitude plus ou moins développée au dessin des enquêtés, lissage des espaces, à l'inverse des images mentales probablement plus séquentielles ou en 3D, réification de la carte conçue comme « une véritable structure de la perception et de la conception de l'espace » (Staszac, 2013, 156). En dépit de ces limites, cet exercice a conservé pour les géographes et les didacticiens de la discipline un grand intérêt, et ouvert également la voie vers d'autres formats graphiques et créatifs pour informer le rapport aux lieux.

Précisément, il semblerait possible d'explorer au-delà des seules représentations de structures spatiales, la dimension relationnelle des individus à l'espace. Autrement dit, faire dessiner par exemple, permettrait de documenter les représentations spatiales de l'espace vécu ou imaginé, en incorporant les affects. « Le dessin permet de montrer tout en choisissant de cacher, de symboliser, de détourner ou de mettre en lumière, avec une acuité à la fois plus évidente et plus incertaine que le discours » (Castellotti et Moore, 2009, 45). En écho, des prolongements sont ainsi valorisés : la cartographie des émotions pour représenter un territoire ou le monde contemporain ; la cartographie sensible pour évoquer des univers féminins, la cartographie participative à partir d'informations, produites par les habitants eux-mêmes, renseignant le sens des lieux pour les contributeurs, la cartographie de parcours migratoires.

Si les productions graphiques et/ou cartographiques restent particulièrement précieuses pour mieux comprendre les visions du monde des enfants et adolescents, comment appréhender et déchiffrer leurs sens ?

Dessins de lieux : images et imaginaires des élèves

La géographie scolaire a recours traditionnellement à de nombreuses images : cartes, photographies, graphiques ; elle peut également conduire les élèves à produire des images pour comprendre leur

relation à l'espace. Ces voies ont déjà été empruntées auprès d'élèves des filières primaire et secondaire : représentations spatiales de quartiers gentrifiés, d'espaces pratiqués, de frontières, voire d'espaces politiques à l'échelle mondiale, vision de Sao Paulo par des lycéen.e.s en établissement français.

Dès lors, dans ce processus créatif, les élèves sont d'un côté auteur.e.s d'une image, et ils font appel, d'un autre côté, à un/des imaginaire(s) géographique(s). Ce sont ces deux registres - donner à voir et imaginer - qui seraient à déchiffrer dans les productions graphiques, afin de saisir les visions du monde dont elles témoignent.

Le dessin réalisé par l'élève constitue en soi une image, au sens d'un « système de signes qui médiate le rapport de l'individu au monde » (Lussault, 2013, 533) et par conséquent, peut se présenter comme un énoncé discursif, sensible, voire social. En effet le dessin est constitué de traces mobilisées par le concepteur.

Le dessin est également une projection « dans l'irréel, le virtuel, l'imaginaire » (Castellotti et Moore, 2009, 45) et donne, dès lors, accès aux univers de référence. L'imaginaire géographique est l'expression qui convient pour désigner cet ensemble de références mentales, qui influence l'individu dans sa manière de se représenter le monde. L'imaginaire peut

aussi être suscité par la littérature, le cinéma, les séries télévisées, les jeux vidéo.

Les conditions de possibilité de cette image réflexive sont, par conséquent, cognitive (connaissance du territoire, savoir local par exemple), technique (capacité à dessiner), sémiologique (codification symbolique), scalaire (choix d'une échelle), spatiale (perspective, projection, structure), sociale (réalité des liens, des univers de référence), politique (valeurs et engagement citoyen).

Du Lavaux ...aux lieux de rêves

Nous présentons des dessins issus de deux séries différentes. La première série a été collectée au sein d'une classe de 9e dans une école obligatoire de Lausanne (Canton de Vaud, Suisse) en 2016, auprès d'élèves âgés de 12 ans environ. Après avoir recueilli les représentations du Lavaux, terroir viticole renommé, au moyen de questions collectives (que fait-on en Lavaux et pourquoi ? qui vit en Lavaux et pourquoi ? Quelles sont les limites de cette région ? Y êtes-vous déjà allés ? Si oui pour quoi faire ?), chaque élève doit ensuite par un dessin « représenter la région du Lavaux ». Nous accompagnons cette série de deux photographies du Lavaux prises au printemps 2017.

La seconde série est prélevée en 2021 dans un

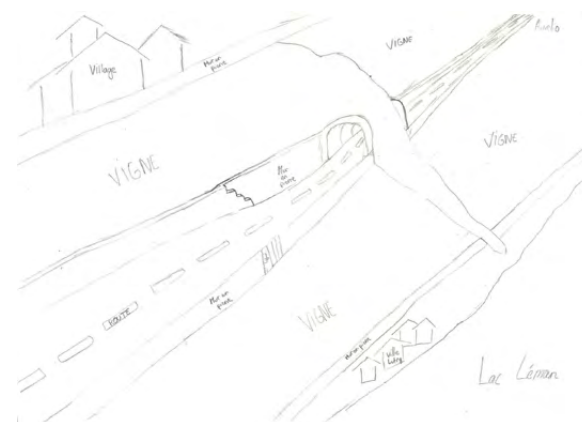


Figure 1. Le Lavaux dessiné par deux élèves (de gauche à droite E1, E2).



Figure 2. Le Lavaux au printemps 2017 (photos auteure).

Série-Dessins	Iconographie	Hypothèses interprétatives
Lavaux E1	Maisons, lignes, aires et relief se succèdent. Ensemble figuratif qui rend compte d'un paysage.	Échelles et perspectives sont enchevêtrées, l'espace est vu du dessus, mais aussi depuis le lac et la pente est bien visible. C'est un dessin figuratif, réaliste, qui s'attache aux détails du paysage comme les murs en pierres, qui soutiennent le vignoble en terrasses. L'hypothèse pourrait être que l'élève connaît assez bien le Lavaux, l'a notamment éprouvé physiquement. L'habitat est bien représenté, mais les êtres vivants sont absents.
Lavaux E2	Aires, lignes et surfaces composent le dessin, qui est accompagné d'une légende. Vue aérienne, projection horizontale, représentation sous forme d'un plan, proche d'une épure, d'un schéma.	Le dessin est réalisé en perspective aérienne, et selon un format cartographique et avec une légende. On peut reconnaître soit une capacité d'abstraction déjà élaborée, soit les effets d'un apprentissage scolaire de la carte. Les voies de communication (chemins, autoroute, voie ferrée) sont privilégiées, mais mal situées, l'autoroute ne jouxte pas la voie ferrée. En l'absence d'indication toponymique, hors le lac Léman, l'endroit ne semble pas très bien connu. L'habitat est représenté mais pas les habitants. En revanche l'imbrication des villages et la densité des réseaux sont bien suggérées.

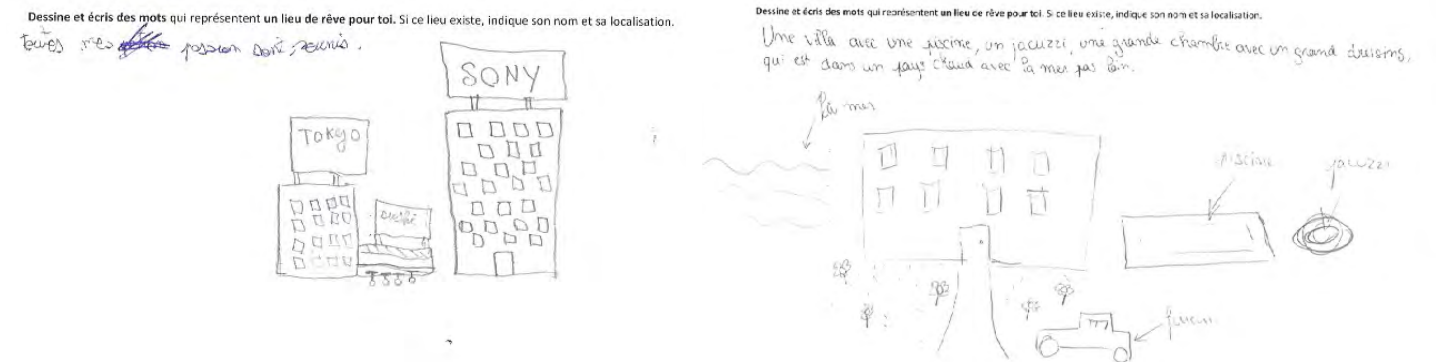


Figure 3. Deux dessins représentatifs des lieux de rêve : une grande maison, le Japon, (de gauche à droite E1, E2).

Série-Dessins	Iconographie	Hypothèses interprétatives
Lieu rêvé E1	Localisation en bord de mer, dans un pays chaud, objets représentés ou évoqués principalement matériels : grande maison de style contemporain avec une grande chambre, un dressing, une piscine, un jacuzzi, une voiture de marque Ferrari. Un jardin avec pelouse et fleurs, seules traces du vivant.	Deux imaginaires coexistent : l'héliotropisme et l'idéalisation d'une localisation maritime d'un côté, les attributs assez communs de la réussite avec une maison contemporaine, une voiture de sport (Ferrari) et une piscine, d'un autre côté. La localisation au bord de mer reste générique, le lieu n'est pas précisé. Le lieu rêvé répond plutôt aux stéréotypes du genre, le dessin est réaliste, la symbolique est celle associée aux facteurs de réussite économique, l'échelle est micro-géographique centrée sur l'individu et sa famille. L'environnement est envisagé comme une ressource, la mer et son cadre agréable, ses aménités d'un côté et le jardin individuel de l'autre. On notera l'absence de voisins et d'êtres vivants.
Lieu rêvé E2	L'immeuble de la firme japonaise jouxte d'autres immeubles et un bar à sushis. Des enseignes lumineuses figurent au sommet.	L'imaginaire japonais avec une vision assez cinématographique de la mégapole tokyoite, avec sa densité urbaine, les enseignes lumineuses et le bar à sushis. Deux médiums symbolisent ainsi l'importation de la culture japonaise : la gastronomie et la firme SONY, connue des élèves notamment parce qu'elle est présente sur le marché pour les jeux vidéo et les instruments électroniques. Des consommateurs semblent être installés au bar à sushis.

collège de Montreuil (Seine-Saint-Denis, France) au sein d'une classe de 4e (projet *Grandir la ville*, collège Anspach et F93), les élèves ont environ 14 ans. La consigne donnée est la suivante : « dessine et écris des mots qui représentent un lieu de rêve pour toi. Si ce lieu existe, indique son nom et sa localisation ».

Nous proposons successivement une analyse des dessins avec d'une part, l'examen iconographique, et ensuite des hypothèses interprétatives en écho aux conditions de possibilités évoquées plus haut. Nous poursuivrons avec une synthèse à propos des visions juvéniles du monde dévoilées par ces deux séries de dessins.

« La géographie scolaire a recours traditionnellement à de nombreuses images : cartes, photographies, graphiques ; elle peut également conduire les élèves à produire des images pour comprendre leur relation à l'espace. »

L'examen iconographique et les hypothèses interprétatives énoncées permettent de faire quelques constats :

- la plupart des élèves semblent volontiers s'approprier le format graphique, ce qui confirme que ce langage est utile pour travailler en géographie avec eux ;
- Les espaces rêvés sont ici plutôt des ailleurs, ce qui est représentatif de cette série ;
- la vision du monde des jeunes adolescent.e.s semble inspirée davantage par des repères matériels que par le monde des vivants, voire par les paysages. L'absence de personnages, d'animaux et de végétation est assez frappante ;
- l'espace semble considéré comme une ressource à disposition, avec ses aménités, plutôt que comme un environnement à valoriser ;

Références

Castellotti, V. & Moore, D. (2009). Dessins d'enfants et constructions plurilingues. Territoires imagés et parcours imaginés. In Molinié, M., Le dessin réflexif : élément d'une herméneutique du sujet plurilingue, (pp. 45-85). Amiens: CRTF, Encre, Belles Lettres.

Lussault, M. (2013). [Image]. In Lévy, J., & Lussault, M. (2013). Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, (pp. 530-534), (Nouvelle édition revue et augmentée). Paris: Belin.

Staszac, J.-F., (2013). [Carte mentale]. In Lévy, J., & Lussault, M. (2013). Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, (pp. 155-156), (Nouvelle édition revue et augmentée). Paris: Belin.

– ces exercices témoignent de la reconstruction, en fonction des informations spatiales intériorisées par le concepteur-la conceptrice, et des valeurs accordées ; de visions du monde à la fois plurielles et singulières pour chacun et chacune.

En conclusion, les représentations graphiques produites par les élèves dans un cadre scolaire, sont efficaces pour capter leurs manières de voir l'espace. La méthode doit être non directive et admettre une expression graphique libre et spontanée. Elles informent sur différents aspects de la construction mentale des espaces de vie et/ou référentiels : d'une part la maîtrise plus ou moins avancée des projections et perspectives, la capacité d'abstraction spatiale ; d'autre part l'attention au monde environnant, aux paysages, aux détails spatiaux ; enfin la possibilité de convoquer des imaginaires géographiques.

« Dès lors, dans ce processus créatif, les élèves sont d'un côté auteur.e.s d'une image, et ils font appel, d'un autre côté, à un/des imaginaire(s) géographique(s). »



Sylvie Joublot Ferré
est géographe (PHD géographie ENS Lyon), chargée d'enseignement à la Haute École pédagogique de Lausanne en didactique de la géographie, membre de la manufacture de recherche Chôros. Ses travaux interrogent les spatialités, l'expérience spatiale, l'habiter, les représentations spatiales et la relation aux paysages, comme des voies de déchiffrement du rapport au monde.

sylvie.joublot-ferre@hepl.ch

Monde enchanté

À débattre

- ▶ Que seraient nos expériences des lieux sans les chansons qui souvent les accompagnent ?
- ▶ Qu'est-ce que les chansons nous disent des lieux ?
- ▶ Qu'est-ce que les chansons font aux lieux.

Écrit par
Raphaël Pieroni
Jean-François Staszak

Monde enchanté ? On sait bien que les romans, les tableaux et les films marquent les lieux. Mais on n'a guère été attentifs aux chansons. Elles marquent une époque ; elles participent au rythme de nos existences et ont une histoire. On pense moins à

leur géographie. Pourtant que seraient Paris sans Édith Piaf, Lisbonne sans le Fado, Liverpool sans les Beatles ? Que seraient nos expériences des lieux sans les chansons qui souvent les accompagnent ? On ne compte pas les lieux qu'une chanson a rendu populaires et imprégné de sens. Les chansons participent à l'enchantement du Monde en le chargeant d'émotions. Nous les appelons les chansons géographiques, qu'elles portent sur un lieu réel (une ville, un quartier, un pays...), imaginaire (le paradis), ou un type de lieu (l'île, le lac, la rue...).

Monde enchanté est un projet collectif du département de géographie et environnement de l'Université de Genève qui porte sur les imaginaires géographiques associées aux chansons. Son expertise reconnue dans le domaine de la géographie culturelle l'a conduit à produire des travaux sur la photographie, la bande-dessinée, le cinéma, le graffiti, la danse et la littérature : il manquait la chanson !!! Le projet prend la forme d'une publication dont ce texte reprend pour partie l'introduction (*Monde enchanté, Chansons et imaginaires géographiques*, Editions Georg, 2021) ainsi que d'un ensemble de capsules vidéo (www.unige.ch/sciences-societe/geo/monde-enchante, réalisation, Mathieu Epiney). Il faut y voir l'aboutissement d'une invitation adressée aux membres du département à rédiger des textes portant sur des chansons géographiques. Une invitation à réécouter des chansons et revisiter des lieux. Le corpus de chansons retenues n'a pas vocation à être exhaustif. Il est le fruit d'un choix fait par les auteurs.es, pour qui ces chansons ont une dimension affective, personnelle ou en lien avec leurs recherches. Le seul critère déterminant est celui du public francophone auquel s'adresse *Monde enchanté*. L'ensemble des chansons en sont a priori connues.

L'attention à la culture populaire nécessite de s'intéresser non seulement aux œuvres canonisées par l'histoire de l'art, mais aussi à celles qui n'ont peut-être pas leur place dans les musées, mais en occupent une – majeure – dans le cœur de toutes et tous. La musique et les chansons, très peu étudiées en tant que telles par les sciences sociales, sont en la matière particulièrement importantes, notamment parce qu'elles permettent de développer une approche attentive aux émotions, aux sensations et aux ambiances. Une géographie non-représentationnelle, dont l'approche se veut alternative ou du moins complémentaire à celle fondée sur les représentations, les images et les textes. Examiner le lien entre les chansons populaires et les lieux, c'est appréhender une géographie intime et émotionnelle, qui est à la fois essentielle et peu explorée. Cette géographie n'est pas exempte de rapports de pouvoir, que nous abordons dans une perspective critique.

« L'attention à la culture populaire nécessite de s'intéresser non seulement aux œuvres canonisées par l'histoire de l'art, mais aussi à celles qui n'ont peut-être pas leur place dans les musées, mais en occupent une – majeure – dans le cœur de toutes et tous. »

Deux questions guident ce projet. Qu'est-ce que les chansons nous disent des lieux ? Qu'est-ce que les chansons font aux lieux ? La première part de l'hy-



Barabra, Gottingen 1966, Pochette de Vinyl.

pothèse que les chansons sur des lieux véhiculent des imaginaires géographiques plus qu'elles n'en décrivent la réalité objective. La seconde repose sur l'idée que les chansons participent à créer la réalité qu'elles décrivent ; elles sont en cela performatives. Centrées sur les imaginaires et les effets associés aux chansons, ces deux questions portent moins sur les lieux en tant que tels que sur notre rapport à eux. S'intéresser à ce rapport, c'est explorer la dimension spatiale de la construction des identités. La lecture des différents textes produits dans le cadre de ce projet nous donne quelques éléments de réponses.

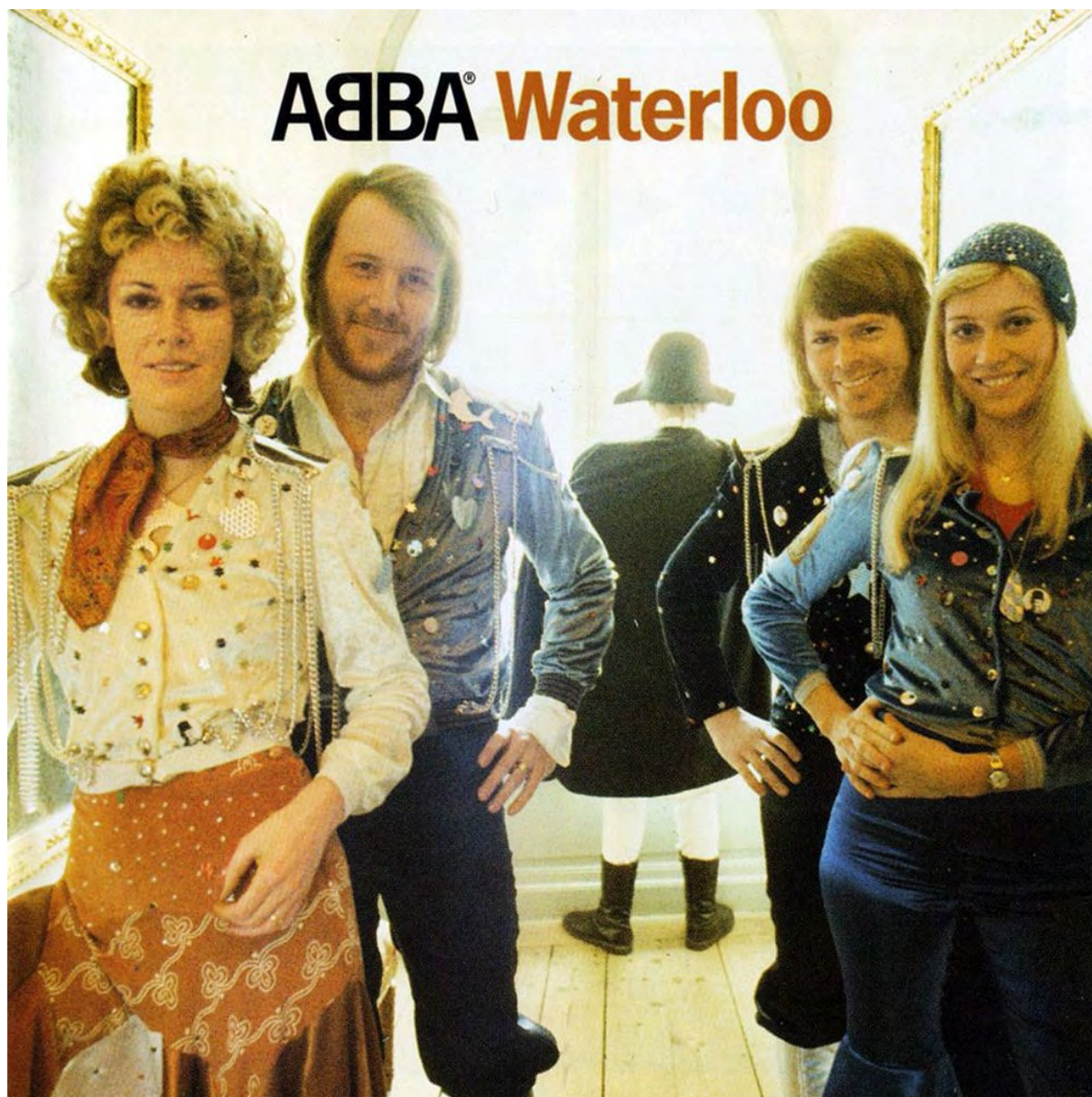
Qu'est-ce que les chansons nous disent des lieux ?

Les lieux sont rarement figés ou immuables : ils sont en perpétuelle transformation, pour le pire et parfois le meilleur. Il s'agit là d'un thème récurrent des chansons géographiques comme en attestent les textes de Jean-Baptiste Bing à propos de Paris chanté dans *Rouge gorge* par Renaud, de Maria Borello sur le port de Buenos Aires (*Volver*, Carlos Gardel et Alfredo Le Pera), de Cecilia Raziano à propos de *Charleroi* et des friches de son passé industriel (Charleroi, Bernard Lavilliers) ou encore de Raphaël Languillon sur la gentrification d'un quartier à Séoul (*Gangnam Style*, Psy).

Les chansons nous disent des lieux qu'ils peuvent constituer des supports de revendications identitaires (voir texte de Sylvie Paradis sur (*Ô*) *Toulouse* – Claude Nougaro), ceci en mettant en scène parfois

"Life on Mars ; This is a sensitive / young girls reaction to the media", capture issue de la vidéo promotionnel *Life On Mars*? réalisée par Mick Rock, 2016.





Pochette d'album, Waterloo, ABBA, 1974.

des affrontements (voir Juliet Fall sur *Waterloo*), des rivalités et des prouesses viriles (voir Léa Sallenave à propos de *Belsunce* (Bouga)). Des lieux qui sont aussi des supports de désirs et de fantasmes (voir le texte de Nicolas Leresche sur *Nathalie* – Gilbert Bécaud). Ils reposent sur des imaginaires géographiques toxiques – comme le montrent Armelle Chopin à propos de *Africa* (Rose Laurens) où l'Afrique devient le lieu de tous les possibles sexuels, qui ensorcellerait et ferait perdre la raison et Jean-François Staszak sur les stéréotypes racistes de la chanson coloniale (*La Petite Tonkinoise*, Joséphine Baker) – ou alors éblouissants et spectaculaires à l'image d'*Hollywood* chanté par Madonna (voir texte de Raphaël Pieroni) – les chansons dénoncent autant qu'elles participent à faire de certains lieux des mirages, des illusions.

Si les chansons parlent des lieux, elles peuvent également les prendre comme prétexte pour aborder des enjeux de société. Parfois sur le ton de l'humour comme le montre Claire Fonticelli à propos d'*Auteuil*,

Neuilly, Passy (Les Inconnus), qui nous en dit moins sur le quartier que sur la reproduction sociale et les inégalités liées à la ségrégation spatiale. Parfois sur un mode festif et libérateur quand il s'agit de célébrer une communauté, son art de vivre (voir texte de Julie De Dardel sur *La Bicicleta* – Shakira et Carlos Vives) ou son identité sexuelle (voir texte de Raphaël Pieroni sur *Y.M.C.A* – Village People). Parfois sur un mode tragique à l'exemple d'*Amsterdam* (voir le texte d'Isabelle Lefort) ou encore de *Né en 17 à Leidenstadt* (Jean-Jacques Goldman) qui, comme le montre Armelle Chopin, parle des villes de la souffrance et des lieux qui conditionnent le destin, mais sans pour autant le sceller. Prétexte encore pour les auteurs de parler de leurs parcours, de leur vie, de leurs émotions comme le relève Sandrine Billeau à propos de *Life on Mars* et du besoin d'évasion de David Bowie, des angoisses de vie de Arcade Fire suscitées par la banlieue (voir Claire Fonticelli sur *The Suburbs*), les méandres de la vie (voir Lionel Gauthier sur *La Rivière*, Stephan Eicher), ou en-

core Jean-François Staszak à propos de *Genève...ou bien* (Marie Laforêt), qui est moins un portrait de Genève que de la chanteuse.

Qu'est-ce que les chansons font aux lieux ?

S'intéresser aux effets des chansons, c'est prendre au sérieux la culture populaire et sa capacité à transformer symboliquement et matériellement les lieux et les individus.

Sur le plan matériel, c'est peut-être quand la musique fait l'objet de politiques publiques que les effets sont les plus visibles, voire spectaculaires. À l'exemple des parcours touristiques autour de David Bowie à Londres ou des grandes figures du hip-hop à New York, la musique et ses personnages emblématiques sont mis au centre de stratégies de développement économique, d'images et de la régénérations urbaines. Des lieux redoutés ou peu appréciés du grand public se voient ainsi transformés en attractions touristiques. Enchanter le Monde, c'est parfois peut-être le désenchanter ?

Les chansons font l'objet d'un tourisme musical parfois spontané ou le plus souvent organisé comme le signale Hervé Roquet à propos de *Supplique pour être enterré à la plage de Sète* (Brassens) ou Frédéric Giraut à propos de *Penny Lane*, rue de la cité d'origine des Beatles, qui depuis s'est vue largement touristifiée, patrimonialisée et muséifiée. Le tourisme musical peut conduire à la production des lieux qui n'existaient auparavant que dans la chanson, comme le montre Nicolas Leresche à propos de la création du Café Pouchkine à la suite de *Nathalie* (Gilbert Bécaud).

« Il n'est pas rare que les chansons géographiques participent à faire des lieux des symboles. »

Il n'est pas rare que les chansons géographiques participent à faire des lieux des symboles. Parfois pour dénoncer la guerre (*Göttingen* de Barbara), comme le montre Jean-François Staszak, l'oppression et la pauvreté à l'image de *Trenchtown* (Bob Marley, voir le texte de Joan Bastide) ; parfois pour appeler à changer le monde, comme le montre Karine Duplan à propos de *La Isla Bonita* (Madonna), l'île devenant le lieu de l'émancipation sexuelle des femmes. Île qui peut également être une métaphore de la solitude, du corps isolé, parce que différent des normes comme le montre Sandro Loi à propos de *Belle-Île-en-Mer*, *Marie-Galante* de Laurent Voulzy.

Ainsi les chansons participent de la production de nos subjectivités, nous transportent et peuvent parfois nous aider à vivre. Elles peuvent constituer une forme de liberté quand le voyage et le déplacement physique sont rendus difficiles ou interdits (voir

le texte de Estelle Sohier sur *Rivers of Babylon*, The Melodians).

Dans ce panthéon de mélodies et de paroles que chacun.e d'entre nous cultive, les chansons géographiques tiennent une place à part. Parfois elles nous tombent dans l'oreille sans que l'on n'ait rien demandé, elles nous connectent à un lieu, et lui donne une nouvelle valeur affective. Les chansons savent aussi nous envoûter, nous transportant corps et âme, dans la joie ou dans le spleen, en des lieux connus ou inconnus.



Jean-François Staszak

Né en 1965, il a fait ses études à Paris, où il soutient sa thèse en 1993. Il enseigne depuis 2004 au département de géographie de l'Université de Genève. Attentif aux questions de genre et aux enjeux postcoloniaux, il a travaillé sur le discours scientifique, la peinture, la photographie, la danse, le cinéma et l'urbanisme de façon à identifier et caractériser l'imaginaire géographique que ceux-ci (re)produisent. Ses travaux récents portent sur l'articulation de l'exotisme et de l'érotisme, aussi bien dans le domaine du cinéma que dans celui de l'urbanisme colonial et du tourisme, essentiellement en France, aux États-Unis et au Maghreb, et se situent souvent au carrefour de l'histoire, de la géographie culturelle et des études visuelles.



Raphaël Pieroni

Géographe de formation, Raphaël Pieroni s'intéresse aux dimensions spatiales des problèmes publics, en particulier ceux soulevés par la culture, le tourisme et la place des minorités en ville. Spécialiste des politiques urbaines, il a fait de Genève son principal terrain de recherches. Son approche de la géographie, culturelle et politique, se veut attentive aux enjeux postcoloniaux et de genre. Ses méthodes empruntent à l'anthropologie, aux études de la mobilité des politiques et aux études visuelles. Actif au sein de la scène nocturne genevoise et internationale, il est membre fondateur du Grand Conseil de la Nuit. Il a travaillé aux deux ouvrages collectifs *Frontières en tous genres. Cloisonnement spatial et constructions identitaires* (Rennes : PUR, 2017) et *Quartier réservé. Bousbir, Casablanca* (Genève : Georg, 2020).

Mit Metaphern Raumvorstellungen erfassen

Zur Debatte

- Unsere Vorstellungen sind verkörpert (embodied cognition). Was ist damit gemeint?
- Inwiefern geben Metaphern Einblick in Raumvorstellungen anderer Personen?
- Wie können Metaphern unsere Raumverständnisse limitieren (highlighting / hiding bestimmter Denkmuster)?

Geschrieben von
Karin Huser

Kenntnisse über Alltagsvorstellungen – verstanden als subjektive gedankliche Konstruktionen (conceptions) – sind aus didaktischer Perspektive zentral für adaptiven Unterricht (z. B. Gropengießer u. Mahron 2018, 51). Vorstellungen werden sprachlich als konkreter oder abstrakter Begriff, als Zusammenhang oder als assoziatives Netzwerk ausgedrückt (Kahneman u. Schmidt 2012, 71). Metaphernanalysen (Lakoff u. Johnson 2011) sind eine Möglichkeit, Vorstellungen anderer Personen durch kontrolliertes Fremdverstehen (Przyborski u. Wohlrab-Sahr 2014) zu erfassen (Definition Metapher s. Kasten).

Definition Metapher (in Anlehnung an Schmitt 2017)

«Eine Metapher liegt vor, wenn ein Wort oder eine Redewendung mehr als nur wörtliche Bedeutung hat, die wörtliche Bedeutung auf eine verkörperte Erfahrung (Ursprungsbereich) verweist und auf einen oft abstrakteren Inhalt (Zielbereich) übertragen wird. Metaphern haben eine Filterwirkung für Wahrnehmungs- und Denkprozesse, sie heben bestimmte Sachverhalte hervor (highlighting) und blenden andere aus (hiding). Sie prägen eine bestimmte Denkklogik.»

Huser 2021, 22

«Auswirkungen wichtiger Raumveränderungen in der Schweiz sind engeres Wohnen, Umweltzerstörung.» (Student PHZH, 2019)

Erfahrungen strukturieren unser Verstehen (embodied cognition)

Die kognitive Metapherntheorie sieht Sprache als Sammlung gedeuteter Erfahrungen (Schmitt 2017, 47, 448, 453). Insbesondere frühkindliche Erfahrungen mit dem eigenen Körper sowie der sozialen und dinglichen Umwelt strukturieren gemäss der Theorie des erfahrungsbasierten Verstehens (Lakoff u. Johnson 2011) unser kognitives System (embodied cognition).

Beispielsweise nutzen wir konkrete Erfahrungen mit der sozialen Umwelt, um abstrakte Landschaftsideale zu beschreiben: «Die Landschaften der Schweiz sind aussergewöhnlich vielfältig und attraktiv.» (Schweizerischer Bundesrat 2016b, 82). «Attraktiv» sind Menschen, die uns anziehen. Diese soziale Erfahrung übertragen wir mit Hilfe der Personenmetapher auf den abstrakten Zielbereich der Landschaftsqualitäten. Weil wir Landschaftsqualitäten gedanklich mit der Personenmetapher rahmen, verstehen wir sofort weitere Zusammenhänge «...die Landschaft wird immer gleichförmiger und verliert ihren Charakter» (Schweizerischer Bundesrat 2016b, 82).

Metaphern geben somit Einblick in unsere Vorstellungswelten. Aus geographiedidaktischer Perspektive ist ein sprachbasierter Forschungszugang besonders interessant, weil Lernen in sozialen Kontexten und die Wissensvermittlung oft über Sprache erfolgt. Darüber hinaus gewinnen diskurstheoretische Ansätze in der Humangeographie seit den 2010er Jahren an Bedeutung (Kühne, Weber u. Jenal 2018, 21).

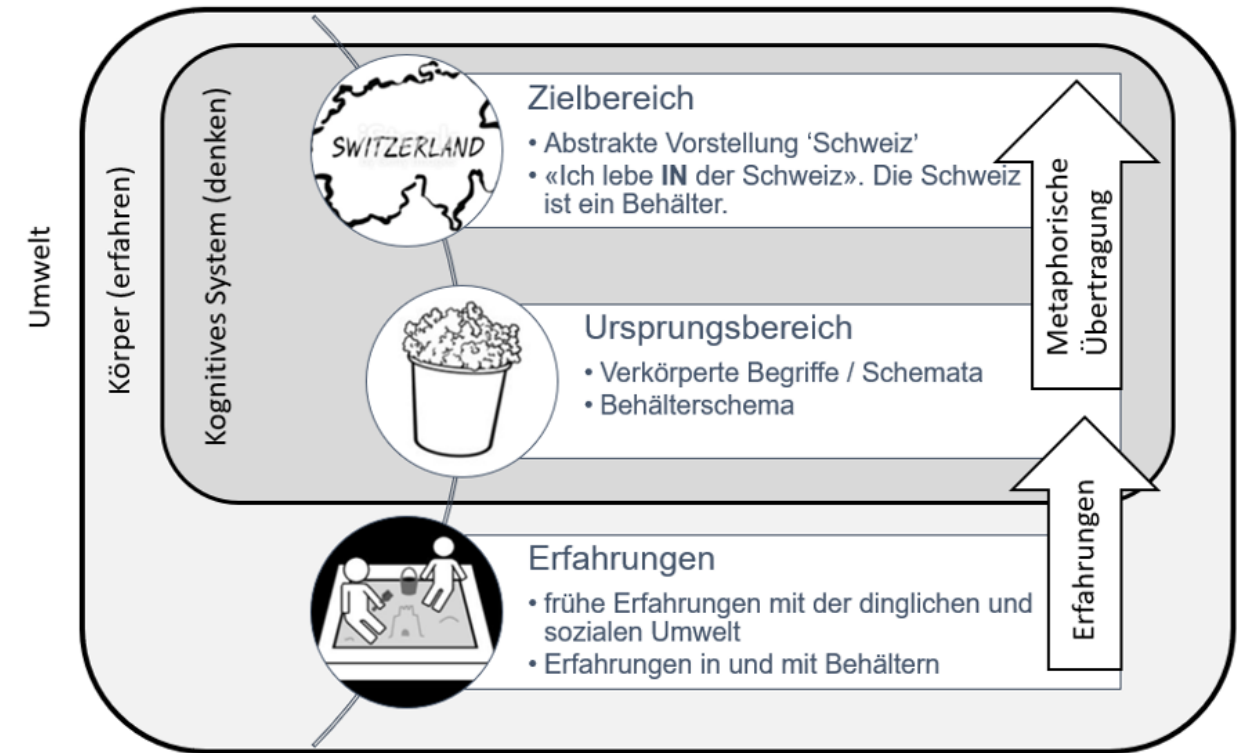


Abbildung: Erfahrung als Basis des Verstehens am Beispiel «Ich lebe in der Schweiz.» (Huser 2021, 23)

Anmerkungen: Gemäss kognitiver Metapherntheorie strukturieren frühe Erfahrungen unser Denken. Dieses Denken ist weitgehend imaginativ, d. h. als Schema repräsentiert. Im Beispiel nutzen wir konkrete Erfahrung mit und in Behältern dazu, Phänomene gemäss einem verkörperten Begriff (Schema) zu kategorisieren. Dieses Schema übertragen wir auf abstrakte Vorstellungen gemäss der Logik des zugrunde liegenden Schemas (hier Behälter). Wir denken «Nation» als Behälter, deshalb leben wir in einem Land (und beispielsweise nicht «auf» oder «mit» der Schweiz). Dieses Behälterschema strukturiert weiteres abstraktes Denken. So sprechen wir beispielsweise von «Innen- und Aussenpolitik» und beschreiben so politische Angelegenheiten, die das Innere oder Äussere der Nation als Behälter betreffen.

Alltagsvorstellungen mit Hilfe von Metaphern rekonstruieren

Eine beispielhafte Metaphernanalyse soll veranschaulichen, wie Alltagsvorstellungen zu Raumveränderungen in der Schweiz anhand eines Zitats rekonstruiert werden:

«Aufgrund der Bevölkerungszunahme...wurde der Raum knapp... Platzmangel. Die Landschaft wurde durch die vielen Häuser auch weniger...Die Wohnräume werden in die Höhe gebaut, um dem Bevölkerungswachstum standzuhalten...Natur geht immer mehr zurück.» (Studentin PHZH, 2019)

Ausgeblendete Gedanken sind für die Geographiedidaktik besonders interessant

In einer explorativen Studie mit Studierenden des Lehramtes Primarstufe (n = 19) konnte unter anderem das typische Raumverständnis «Raum als knapper Platz» rekonstruiert werden (Huser 2021). Dabei wirkt die grundlegende Vorstellung zu Raumveränderungen als «knapper werdender Platz» gedankenleitend, was sowohl die Problemdefinition (s. Zitat Studentin «Platzproblem» und «Natur geht zurück») als auch für die Lösungssuche (s. Zitat «in die Höhe bauen») beeinflusst. Die Befragten beschreiben zunehmende Bebauung und Naturverlust als Probleme und erwähnen stärkere staatliche Regulierung, nachhaltige Technologien und begrünte Siedlungen als problemlösende Zukunftsvorstellungen (highlighting). Woran die Proband*innen jedoch eher nicht denken (hiding), sind (ungünstige) Produktions- und Konsummuster, welche Raum prägen. Raumveränderungen werden somit eher als fremdverursacht (Bevölkerungswachstum) und fremdgesteuert (staatliche Regulierung, nachhaltige Technologien) wahrgenommen. Gedanklich wird die raumbezogene künftige Verantwortung delegiert, denn der eigene Lebensstil, die politische Anteilna-

Ebene	Kurzbeschreibung mit Analysefragen	Rekonstruktionsschritte
Metapher	Metaphorische Redewendung. Liegt eine Übertragung (Metapher) vor?	1. Rekonstruierte abstrakte Vorstellung: LANDSCHAFT WIRD WENIGER (METAPHER); RAUM WIRD KNAPP (METAPHER).
Konzeptuelle Metapher	↓ Zusammenfassung Metaphern. Können Metaphern zusammengefasst werden?	2. Rekonstruierte Metaphern: LANDSCHAFT KANN ABNEHMEN. LANDSCHAFT IST UNVERBAUTER RAUM. RAUM IST KNAPP. LANDSCHAFT UND RAUM SIND KNAPPE RESSOURCEN (SUBSTANZMETAPHER).
Schemata	↓ Einfachste erfahrungsbasierte Muster. Welche frühen Erfahrungen liegen vor?	3. Rekonstruierte Erfahrungen mit Substanzen (z. B. Sand, Wasser usw.).
Deutung	↓ 4. Studentin E versteht «Landschaft» als unverbauten (grünen) Raum und somit anders als Expert*innen; eine Stadtlandschaft, traditionelle Kulturlandschaft oder Alltagslandschaft sind in der Befragungssituation gedanklich nicht verfügbar. Ursache für die empfundene Raumknappheit ist das Bevölkerungswachstum (gedanklich eine Kraft, der standgehalten werden muss). Die Studentin fokussiert ausschliesslich die Anzahl Menschen (highlighting) und blendet dabei aus (hiding), was diese Menschen tun (Lebensstile mit Konsum und Produktion).	

Abbildung (Huser 2021, 25): Rekonstruktion von Wissensbeständen mithilfe der Metaphernanalyse (Schmitt 2017) am Beispiel Landschaftsverständnis einer Studentin. Anmerkungen: Die Pfeile stellen die schrittweise Rekonstruktion dar. METAPHERN WERDEN IN KAPITÄLCHEN GESCHRIEBEN.

hme oder die konkrete Umgebungsgestaltung werden kaum erwähnt, obwohl eine Erhebungsfrage lautete: «Zukunft: Raumentwicklung in der Schweiz. Welche Gestaltungs- und Verhaltensmöglichkeiten haben wir?» (Huser 2021, 57). Die Studie formulierte aufgrund der analysierten Alltagsvorstellungen verschiedene fachliche und fachdidaktische Leitlinien für die Vermittlung in der Ausbildung angehender Primarlehrpersonen, z. B. die Leitlinie «Nachhaltige Raumentwicklung als gesellschaftliche Aushandlungsprozesse und Gemeinschaftsaufgabe begreifen. Politische Mitbestimmung als Handlungsoptionen andeuten» Huser 2021, 165). Mit einer solchen Leitlinie werden Raumprobleme gedanklich zu Handlungsproblemen (Werlen 2002).

Metaphern von Politiker*innen / Expert*innen zu Nachhaltiger Raumentwicklung

Welche Metaphern nutzt die Fachsprache? Im Grund stellen sich Expert*innen Nachhaltige Raumentwicklung als vernetzten (Netzmetapher) und attraktiven (Personenmetapher) Raum vor (Huser 2021). Zum Beispiel:

«Strategie 1: Handlungsräume bilden und das polyzentrische Netz von Städten und Gemeinden stärken.» (Schweizerischer Bundesrat, KdK, BPUK, SSV, SGV 2012, 38)

«Verkehrssysteme und die Siedlungsentwicklung sind aufeinander abgestimmt. Die Verkehrssträger sind systematisch vernetzt und ergänzen sich optimal...Erholungsgebiete und naturnahe Freiräume bilden ein attraktives Netz für Freizeit, Naturerlebnisse, Bewegung und Sport und unterstützen das soziale Leben und die ökologische Vernetzung.» (Schweizerischer Bundesrat 2016a, 19)

Für den Linguisten Hugo Caviola ist der Begriff «Entwicklung» ein «Plastikwort» (Caviola, Kläy u. Weiss 2018, 73–75). Er ist in seiner Bedeutung beliebig formbar, fügt sich in nahezu alle Sinnbereiche ein, beispielsweise Schulentwicklung, Unternehmensentwicklung, Persönlichkeitsentwicklung bis hin zu nachhaltiger Entwicklung. Der Begriff ist inhaltsarm, denn er weckt kaum sinnliche Vorstellungen. Zudem erweckt «Entwicklung» ein Bedürfnis, macht auf Defizite aufmerksam und wirkt somit mobilisierend (highlighting). Mit der Netzmetapher werden Vorstellungen des Verbindens, Fließens, Transportierens und des Sicherns (nicht durchs Netz fallen) und des prozesshaften, selbstregulierenden Funktionierens in einen assoziativen Zusammenhang gestellt (Vernetzungsachsen, Wildtierkorridore, Vernetzungsprojekte). «Netze führen zwei gegenseitige Implikationen mit sich: Sie befördern einerseits Dynamik und Mobilität (Ströme), andererseits vermitteln sie Sicherheit und Zusammenhang durch Kontrolle» (Caviola, Kläy u. Weiss 2018, 85). Somit fangen Netze auf (Sicherheitsnetz) und suggerieren Sicherheiten (highlighting), die es nicht geben kann (hiding), weil Raumentwicklung zu komplex ist, um alles kontrollieren und absichern zu können (Huser 2021, 108-112).

Aus fachdidaktischer Perspektive fällt die abstrakte, weitgehend entsinnlichte und somit inhaltsarme Fachsprache auf. Sie wirkt lernhinderlich. Die Fachdidaktik muss deshalb Worte finden, die schulisch anschlussfähig sind. Eine «qualitativ hochwertige bauliche Innenverdichtung» (Schweizerischer Bundesrat 2016a, 18) weckt beispielsweise kaum sinnlichen Vorstellungen, jedoch die Aussage «es braucht mehr Raum für Bewegung, Begegnung und Biodiversität» (Bundesamt für Raumentwicklung ARE 2018, 27). Unter diesen drei «B» können sich Lernende konkrete Lebensbereiche vorstellen. Durch diese geschickt gewählten Worte wird eine zentrale raumplanerische Strategie der Schweiz auch für Primarschüler*innen fassbarer.

Fazit: Mensch-Umwelt-Beziehungen sprachlich ausdrücken

Wenn die Schulgeographie aktuell die integrative Perspektive der Mensch-Umwelt-Beziehungen am stärksten gewichtet (Adamina et al. 2016, 9), sollte dies auch sprachlich ausgedrückt werden. Raum und Landschaften dürfen nicht ausschliesslich als Fläche, Behälter, Ressource, Netz oder Bild gerahmt werden. Raum wird dadurch einseitig zum Betrachtungsobjekt und wir vermitteln eher ein distanziertes Raumverständnis (ich und der Raum). Um Mensch-Umwelt-Beziehungen zu kommunizieren, sollten wir vielmehr Raum sprachlich mit uns selbst in Beziehung setzen (Verbindungsschema, Personenmetapher) oder uns selbst als Teil des Raumes verstehen (part-whole-Schema). Probieren Sie die Wirkung von Metaphern selbst aus. Bei welchen Aussagen sind Sie gedanklich eher in einer Mensch-Umwelt-Beziehung?

- Wir betrachten unsere Umgebung und verorten Dinge. Gegenstands- und Behälterschema.
- Landschaft ist alles, was draussen ist. Wir sind Teil der Landschaft. Part-whole-Schema.
- Wie und wo kann ich in und mit Landschaften spielen (ein Loch graben, Bäche stauen, Brücken bauen, Tiere beobachten, über ein Feld rennen, in der Wiese liegen und träumen usw.). Behälter- und Personenmetapher.
- Welche Landschaften habe ich gerne? Personenmetapher.
- Wie wird Deine Umgebung aussehen, wenn Du alt bist? Gegenstandsschema.
- Wie werden wir in Zukunft wohnen und unterwegs sein und wie wird dies unsere Umgebung, unsere Landschaften, unser Zusammenleben verändern? Verbindungsschema.



Karin Huser ist Geographin, arbeitet seit 18 Jahren als Dozentin für Fachdidaktik Natur, Mensch, Gesellschaft, promovierte in Geographiedidaktik und ist seit sechs Jahren im Vorstand des VGD tätig (www.vgd.ch).

karin.huser@phzh.ch

Literatur

Adamina, Marco, Michael Hemmer, Jan C. Schubert und Andreas Hartinger, Hrsg. 2016. *Die geographische Perspektive konkret: Begleitband 3 zum Perspektivrahmen Sachunterricht*. Begleitbände zum Perspektivrahmen Sachunterricht / herausgegeben von Andreas Hartinger ; Band 3. Bad Heilbrunn: Verlag Julius Klinkhardt.

Bundesamt für Raumentwicklung ARE. 2018. «Trends und Herausforderungen: Zahlen und Hintergründe zum Raumkonzept Schweiz.». Online verfügbar unter: www.bundespublikationen.admin.ch.

Caviola, Hugo, Andreas Kläy und Hans Weiss. 2018. *Sprachkompass Landschaft und Umwelt: Wie die Sprache unseren Umgang mit der Natur prägt*. Bristol-Schriftenreihe Band 56. Bern: Haupt Verlag.

Gropengießer, Harald und Annette Mahron. 2018. «Schülervorstellungen und Conceptual Change.». In *Theorien in der naturwissenschaftsdidaktischen Forschung*, hrsg. v. Dirk Krüger, Ilka Parchmann und Horst Schecker, 49 – 67. Berlin, Heidelberg: Springer Berlin Heidelberg.

Huser, Karin. 2021. *Raumveränderungen geographisch erschliessen und vermitteln: Eine Didaktische Rekonstruktion für Studierende des Studiengangs Primarstufe*. Zürich: Pädagogische Hochschule Zürich.

Kahneman, Daniel und Thorsten Schmidt. 2012. *Schnelles Denken, langsames Denken*. 11. Aufl. München: Siedler.

Kühne, Olaf, Florian Weber und Corinna Jenal. 2018. *Neue Landschaftsgeographie: Ein Überblick*. essentials. Wiesbaden: Springer VS.

Lakoff, George und Mark Johnson. 2011. *Leben in Metaphern: Konstruktion und Gebrauch von Sprachbildern*. Neunte Auflage. Systemische Horizonte. Heidelberg: Carl-Auer Verlag GmbH.

Przyborski, Aglaja und Monika Wohlrab-Sahr. 2014. *Qualitative Sozialforschung: Ein Arbeitsbuch*. 4., erweiterte Auflage. Lehr- und Handbücher der Soziologie. Berlin/Boston: De Gruyter; De Gruyter Oldenbourg.

Schmitt, Rudolf. 2017. *Systematische Metaphernanalyse als Methode der qualitativen Sozialforschung*. Wiesbaden: Springer Fachmedien Wiesbaden.

Schweizerischer Bundesrat, KdK, BPUK, SSV, SGV. 2012. «Raumkonzept Schweiz. Überarbeitete Fassung.» *Bundespublikationen*. Online verfügbar unter: <https://www.are.admin.ch/are/de/home/raumentwicklung-und-raumplanung/strategie-und-planung/raumkonzept-schweiz.html>.

Schweizerischer Bundesrat. 2016a. «Strategie Nachhaltige Entwicklung 2016–2019.». Online verfügbar unter: <https://www.are.admin.ch/are/de/home/medien-und-publikationen/publikationen/nachhaltige-entwicklung/strategie-nachhaltige-entwicklung-2016---2019.html>. Zugriff 29.6.19.

Schweizerischer Bundesrat. 2016b. «Umwelt Schweiz 2015: Bericht des Bundesrates.» Umwelt-Zustand (ub2015). Online verfügbar unter: <https://www.bafu.admin.ch/bafu/de/home/zustand/publikationen-zum-umweltzustand/umwelt-schweiz-2015.html>.

Werlen, Benno. 2002. «Handlungsorientierte Sozialgeographie. Eine neue geographische Ordnung der Dinge.» *Geographie heute* 23 (200): 12–15.

Mitgliederversammlung 2021 des vsg-aseg-asig am 25. September in Bern

Geschrieben von
Stefan Reusser
Präsident vsgg/aseg/
asig

Aus naheliegenden Gründen wurde 2020 auf die Durchführung einer Mitgliederversammlung verzichtet. Eine Tagung auf virtueller Basis war für mich kein valabler Ersatz für eine persönliche Begegnung. Der neue Termin im März 2021 musste dann abermals auf den September 2021 verschoben werden. Die Vorgaben seitens der Universität Bern lauteten: Nicht mehr als 30 Teilnehmerinnen und der Nachweis eines Covid-Zertifikats für den Einlass.

Wahrscheinlich hat die unsichere Stimmung im zweiten Jahr der Pandemie aber auch der frühe Ferienbeginn im Kanton Bern, dazu beigetragen, dass lediglich ein gutes Dutzend Mitglieder unseres Fachverbands den Weg nach Bern gefunden hat. In Anbetracht des Aufwands, den wir auch dieses Jahr betrieben haben, um ein attraktives Rahmenprogramm auf die Beine zu stellen, doch eine etwas ernüchternde Resonanz...

Den Auftakt vor der eigentlichen Mitgliederversammlung machte der Geschäftsleiter der Stiftung Landschaftsschutz Schweiz. Mit einem von ihm kommentierten, anlässlich des 50-jährigen Jubiläums im letzten Jahr entstandenen Filmporträts, wurde uns die Geschichte des Landschaftsschutzes in der Schweiz aufgezeigt. Der Beitrag besteht aus zahlreichen historischen Film- und Videodokumenten und erlaubt auch einen Blick auf die Geschichte der Stiftung (<https://memoriav.ch/de/50-jahre-stiftung-landschaftsschutz/>). Als «Anwalt der Landschaft» trug die Vereinigung viel zur Raumplanung in der Schweiz bei, welche ja auch im Geographie-Unterricht immer wieder thematisiert

wird. Mit der Landschaftsinitiative kämpfte die Stiftung nicht nur für einen häuslichen Umgang mit dem Boden und den Schutz des Kulturlandes, sondern auch für eine Siedlungsentwicklung nach innen. Diese Thematik sollte dann in der im Anschluss an die Mitgliederversammlung erfolgten Stadtextkursion wieder aufgegriffen werden.

Die diesjährige Zusammenkunft diente auch dazu, den Vorstand neu zusammenzusetzen. Gleich drei Vorstandsmitglieder, die seit dem grossen Wechsel 2016 mitgewirkt hatten, traten zurück und wurden mit Applaus verabschiedet. Eigentlich hätte diese Rochade ebenfalls in zwei Etappen 2020 und 2021 erfolgen sollen, aber es kam eben anders...

Carla Fuchs Ayadi (Kassierin), Flurina Jenal (Aktuarin und Delegierte GeoOlympiade), sowie Christine Schaeren (Verantwortliche für Weiterbildung) gebührt ein herzliches Dankeschön für die grosse und zuverlässige Arbeit, die sie in den vergangenen Jahren geleistet haben. Es hat stets Freude gemacht, mit ihnen zusammenzuarbeiten und wir hatten es auch immer wieder lustig miteinander!

Mit Adrian Blatter und Urs Gruber stellen sich freudlicherweise zwei Kollegen für den neuen Vorstand zur Verfügung. Sie stammen beide aus der Ostschweiz, womit das Gremium geographisch in nächster Zeit etwas weniger national aufgestellt ist als bisher. Urs Gruber hat aber zu Recht darauf hingewiesen, dass sich die Fachgruppe Geographie in Sankt Gallen bereits vor Beginn der laufenden Gymnasialreform, mit der Zukunft unseres Schulgeographie auseinandergesetzt hat. Auch die Idee eines Schwerpunktfachs Geographie und Geschichte wurde von ihnen mit einem neuen Unterrichtsgefäss Gesellschaft und Umwelt bereits angedacht. Beide wurden mit Applaus gewählt und es sei hier nochmals der Hinweis erlaubt, dass wir gerne weitere interessierte Mitglieder im Vorstand willkommen heissen!

Auch die Arbeit der beiden Revisorinnen Sybil Breitling und Pierina Bischof wurden in deren Abwesenheit nach fünfjähriger Tätigkeit verdankt. Als neue Revisoren wurden Christoph Koenig (ehemaliges Vorstandsmitglied) und Christian Nöthiger mit Applaus gewählt.

In seinem Jahresbericht wies der Schreibende darauf hin, dass die vier Ziele, welche er vor fünf Jahren für die künftige Vorstandsarbeit der nächsten vier Jahre definiert hatte, weitgehend erreicht worden sind.



Raimund Rodewald erläutert die Arbeit und die Erfolgsbilanz der Stiftung Landschaftsschutz Schweiz. Bild: Stefan Reusser.

Es waren dies:

1. Eine Stärkung der Schulgeographie für die nächste MAR-Reform als eine Wissenschaft mit mathematisch-naturwissenschaftlichen und sozioökonomischen Schwerpunkten.
2. Die Etablierung der Geographie als wichtigste interdisziplinäre Wissenschaft im Bereich der Bildung für nachhaltige Entwicklung.
3. Intensivierung der Öffentlichkeitsarbeit für die Schulgeographie auf der Sekundarstufe I und II via Printmedien.
4. Den Bildungsanspruch der Geographie und die drei Sprachregionen einander inhaltlich näherbringen.

Die Hände in den Schoss legen dürfen wir trotzdem nicht, denn der Verteilungskampf um Lektionen wird gerade im Fachbereich Geisteswissenschaften (die bisherigen Bereiche werden wohl aus organisatorischen Gründen auch die MAR-Reform überstehen) härter: Neue Grundlagenfächer wie Philosophie, Informatik, Wirtschaft & Recht, Ethik/Religionen drängen in die künftigen Stundentafeln. Die konkrete Umsetzung wird aber wohl auch in Zukunft grosse kantonale Unterschiede aufweisen...

Die jüngste Erfolgsmeldung aus dem Kanton Zürich beweist, dass eine Gleichstellung der Fächer Geographie und Geschichte möglich ist: Der Regierungsrat hat dort kürzlich nach einer erfolgten Vernehmlassung die Stundentafel im Untergymnasium im Vergleich mit der vorberatenden Kommission angepasst, warum soll dies nicht im Obergymnasium und in allen anderen Kantonen möglich sein?

Finanziell der VSGg derzeit gut da. Allerdings müssen jährlich mindestens ein Dutzend pensionierte Mitglieder durch neue ersetzt werden. Nach wie vor gibt es in verschiedenen Kantonen viel Potential für weitere Beitritte in unseren Fachverband. Die Suche nach neuen Mitgliedern gestaltet sich in der Romandie, wie in der Südschweiz aber nach wie vor schwierig. Deshalb ist es ein Anliegen von mir, die Kommunikation via Newsletter in Zukunft dreisprachig zu gestalten.

Im Anschluss an die einstündige Mitgliederversammlung führen die Teilnehmerinnen mit der S-Bahn nach Bern Brünnen, um am Beispiel von Bern West mehr über urbanen Landschaftsschutz zu erfahren. Samira Neuse, welche mitverantwortlich ist für die strategische Weiterentwicklung der für Stadtgrün Bern relevanten Themen, sensibilisierte uns auf einem gut einstündigen Spaziergang durch verschiedene Landschaftskammern für die Anliegen einer nachhaltigen Stadtentwicklung.

Bern Brünnen bietet bei Vollausbau Wohnraum für etwa 3000 Menschen. Die heutige Ausgestaltung der Tramwende vor der Freizeitanlage Westside steht im Kontrast zu den Forderungen einer dem Klimawandel wirksam begegnenden Siedlungsfläche.

Die geplante Weiterentwicklung des städtischen Areals steht im Widerspruch zu einer Verdichtung des städtischen Wohnraums nach innen. Der Wille zur Erhaltung von unverbautem ländlichem Raum wächst aber auch in der städtischen Bevölkerung, welche diesen zusehends als wichtigen Erholungsraum erkennt.

Dem gegenüber steht eine Vision für die Stadt Bern, welche ihre Position als attraktive, grüne Wohn- und Arbeitsstadt in den kommenden Jahren ausbauen möchte. Die Zukunft wird zeigen, was unter optimaler Nutzung des Freiraumpotenzials verstanden wird und inwiefern eine stadtverträgliche und langfristig klimaneutrale Mobilität realisiert werden kann.

Auch in Zukunft werden wir unsere Mitgliederversammlungen mit einem entsprechenden Weiterbildungsangebot umrahmen. Das Treffen im nächsten Jahr wird in der Ostschweiz stattfinden. Wir freuen uns heute schon auf neue und alte Bekanntschaften.



Abbildung 2: Ein Blick nach Bern Brünnen und die angrenzende Landwirtschaftszone in Bern West. Bild: Stefan Reusser.



Abbildung 3: Samira Neuse stellt sich den zahlreichen Fragen rund um die landschaftliche Weiterentwicklung von Bern West. Bild: Stefan Reusser.

MyGeography «Welche Geographie mache ich?»

Die Rubrik MyGeography verfolgt das Ziel, GeographInnen aus verschiedenen Bereichen (Wissenschaft, Lehre, angewandte Geographie) zu fragen wie sie Geographie „machen“ oder „praktizieren“. Die Einen würden als Antwort auf diese Frage vielleicht sagen, Geographie zu machen sei in die Berge zu gehen und GPS-Messungen durchzuführen. Andere wiederum würden sagen, Geographie zu machen bestehe darin, neue städtische Mobilitäts-Modelle zu entwickeln oder neue Didaktikmethoden anzuwenden, um mit Kindern oder Jugendlichen über die Beziehung zwischen Raum und Gesellschaft nachzudenken. Das Verständnis des Begriffs, respektive der Praxis der Geographie ist vielfältig.

Die ASG spielt eine Vermittlerrolle zwischen den verschiedenen Bereichen und Herangesehenweisen der Geographie. Ihr Ziel ist es, die interne Zu-

sammenarbeit und Kommunikation zu fördern. Mit ihrem Magazin GeoAgenda will sie die LeserInnen auf die Vielfalt der Disziplin aufmerksam machen. Die Rubrik MyGeography zeugt von diesem Ziel.

In Zukunft sollen in jeder Ausgabe der GeoAgenda neue GeographInnen porträtiert werden, die ihre Art Geographie zu machen vorstellen. Bitte meldet euch, um mitzumachen!

Für diese erste Serie haben wir zwei Personen angefragt, die sich bei der ASG engagieren: Barbara Vettiger, die Geographie Alumni UZH-Delegierte in der ASG und Franziska Siegrist, die SGAG-Delegierte in der ASG.



Barbara Vettiger

Geboren **1952**; aufgewachsen in Küsnacht ZH, Kantonsschule Hohe Promenade Zürich (Matur 1972)

1979 Diplom phil II Geographie (UZH) mit Volkskunde, Geologie, Anthropologie und Geschichte (Nebenfächer); Danach 3 Jahre Assistenz Uni Basel, NFP-Projekt

1986 Dissertation (Uni Basel) Berggebietsförderung mit oder ohne Volk?

1986 Diplom Höheres Lehramt UZH

Lehrtätigkeit: Verkehrsschule St. Gallen (1976-1980), Kantonsschule Wettingen (1986-1993, Aargauische Maturitätsschule für Erwachsene (1992-2016)

1992 – 2004 Dozentin für Fachdidaktik Geographie Sekundarstufe 1 Didaktikum Aarau, FHA Aarau

2004 – 2018 Dozentin für Fachdidaktik Geographie UZH und ETHZ



Egga, Bergstation der Sesselbahn oberhalb von Eischoll (VS) – mit Bergrestaurant, das nun erneuert wird; Beispiel einer angemessenen Entwicklung im Berggebiet (August 2021, B. Vettiger)

Barbara Vettiger

In einem Jugendlager zur «Sanierung» von Alpweiden in den Schweizer Alpen öffnete mir ein engagierter Assistent des Geographischen Instituts der Universität Zürich die Augen zum Fach Geographie, seinen Themen und Fragestellungen, die sich doch sehr vom Stoff unterschieden, der uns am Gymnasium unterrichtet worden war. Vor allem die Mensch-Umwelt-Beziehung, die Auseinandersetzung mit Möglichkeiten und Grenzen einer Raumnutzung zogen mich in den Bann. Ich befasste mich insbesondere mit raumplanerischen und wirtschaftsgeographischen Fragestellungen, z.B. der Bevölkerungsbeteiligung an der regionalen Entwicklung in Schweizer Berggebieten (NFP Projekt) oder dem sorgsamem Umgang mit der Raumnutzung. Hier erfuhr ich wichtige Unterstützung durch Prof. H. Elsasser (GIUZ) und Prof. W. Gallusser (Universität Basel)

Während meiner Assistenzzeit und später als Lehrperson und Fachdidaktikerin arbeitete ich daran, dass Lernende solch geographische Zusammenhänge, auch an weit entfernten, fremden Orten selber erkennen, verstehen sowie Ideen zu Gestaltungsmöglichkeiten und Problemlösungen entwickeln lernen. Begriffe wie systemisches Denken, entdecken des handlungsorientiertes Lernen wurden für mich zentral - im eigenen Unterricht, aber auch in der Aus-

und Weiterbildung von Lehrpersonen und bei der Mitarbeit an Lehrmittelprojekten (z.B. Basismodule Geographie) - in der Hoffnung, damit Verständnis für komplexe Mensch-Umweltbeziehungen zu schaffen.

Es war mir immer wichtig, dass die Lernenden Landschaftsprägende Elemente selber erkunden konnten, z.B. auf Exkursionen - auch fächerübergreifenden wie z.B. zu Endlagerstätten (mit Physik) oder Rohstoffen (mit Chemie).

Wichtige Impulse bekam ich auch über die Vorträge und Exkursionsangebote der «Geographisch-Ethnographischen Gesellschaft Zürich» (heute «Geographie Alumni UZH»). Nach meiner Pensionierung arbeite ich im Vorstand der Geographie Alumni UZH mit, v.a. beim Organisieren von praxisrelevanten Exkursionen, die auch für Mittelschul-Lehrpersonen interessant und mit wenig zusätzlichem Aufwand als Exkursionen für Schulklassen geeignet sind.

Mit den aktuellen Angeboten, die sowohl für Mitglieder, Interessierte und v.a. auch Studierende des GIUZ offen sind, fördern wir die Begegnung mit Ehemaligen, KollegInnen, ProfessorInnen, aber auch mit Studierenden und bei Vorträgen sogar mit Schulklassen. Diese Kontaktmöglichkeiten sind uns ein wichtiges Anliegen, da es einen Austausch zwischen Generationen ermöglicht – hoffentlich noch lange!

Franziska Siegrist

Indem ich Menschen dazu anrege, ihre Umgebung bewusst wahrzunehmen und aktiv mitzugestalten und indem ich ihnen die Zusammenhänge zwischen naturwissenschaftlichen Fakten und dem Einfluss des menschlichen Handelns aufzeige, möchte ich sie für einen nachhaltigen und zukunftsfähigen Lebensstil begeistern. In meiner eigenen Firma «FRASUK – Umwelt & Kommunikation» moderiere Veranstaltungen, verfasse Fachberichte und Zeitungsartikel und führe auch Projekte im Internet unter Einbezug von sozialen Medien durch. Stets wichtig sind mir auch Exkursionen, denn Geographie findet draussen statt.

« Geographie ist für mich die disziplinenübergreifende Untersuchung von Zusammenhängen zwischen naturräumlichen Phänomenen, auch unter Einbezug des menschlichen Handelns. Sie bedient sich einer Methodenvielfalt, die von Feldarbeit über quantitative Analysen bis hin zu soziologischen Fragestellungen reicht. Sie leistet einen wesentlichen Beitrag zur Lösung von gesellschaftspolitischen und globalen Herausforderungen. »

Als Diplomandin hatte ich die Chance, an der Geowissenschaftlichen Spitzbergenexpedition SPE90-92 teilzunehmen. Während zwei interdisziplinären sommerlichen Feldkampagnen in Nordwestspitzbergen lernte ich, meine Umgebung zu beobachten und Phänomene in der Landschaft nicht nur zu beschreiben sondern in einem lebendigen Diskurs nach Erklärungen zu suchen und schliesslich auch, «die Welt zu vermessen» und mit modernen naturwissenschaftlichen Methoden zu modellieren.

Schon früh erkannte ich, dass das Klima für die Erde eine bedeutende Rolle spielt. Deshalb fasziniert mich die Atmosphäre ganz besonders. So schrieb ich meine Dissertation in einem Büro im 5. Stock mit Alpenblick an der Uni Bern, wobei ich meine Zeit nur teilweise im Büro verbrachte. Die Feldarbeit ist für mich ein wesentlicher Teil der Geographie.

Bis heute bin ich froh um fundierte quantitative Grundlagen. Auch wenn ich nicht selber modelliere oder komplexe Statistiken durchführe, so kann ich entsprechende Ergebnisse aus Fachzeitschriften aber auch aus den alltäglichen Medien verstehen und kritisch einordnen. In meinem Berufsleben rücken die Menschen und damit auch soziologische und psychologische Aspekte immer mehr ins Zentrum. Unser Umgang mit globalen Themen wie Klimawandel und Biodiversität erfordern, dass wir die wissenschaftlichen Erkenntnisse so zu den Menschen tragen, dass sie die Problematik nicht nur kognitiv verstehen sondern durch persönliche Erlebnisse und Betroffenheit zum Handeln motiviert werden.



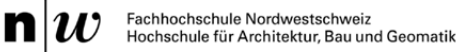
Das Erleben der Umgebung gehört ebenso zur Geographie wie exakte Messungen. Spaziergang zu verschiedenen Aspekten der Luft in Basel (mit Messstation des LHBB). Foto: Natalie Oberholzer.



Franziska Siegrist, Dr. phil.-nat.

- Eigene Firma: FRASUK – Franziska Siegrist, Umwelt & Kommunikation (seit 2007) www.frasuk.ch
- Studium: Geographie, Klimatologie und Geschichte in Basel, Diplomarbeit in Spitzbergen
- Dissertation am Geographischen Institut der Uni Bern zu geländeklimatologischen Austauschprozessen.
- Verschiedene Anstellungen in Genf, Zürich, St.Gallen im Bereich Lüfthygiene
- VR der Energiegenossenschaft fahrBiogas (seit 2020)
- Führungen und Schulmodule zu Energiethematik für Energiezukunft Schweiz (seit 2016)
- Vorstand SGAG (bis 2019) und SGAG-Delegierte in der ASG (bis 2021). Leiterin Regionalgruppe Basel der FachFrauen Umwelt.

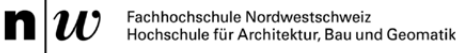
MANIFESTATION / VERANSTALTUNGEN



CAS Spatial Data Analytics

Das Zertifikatsprogramm CAS Spatial Data Analytics der Fachhochschule Nordwestschweiz FHNW trägt der rasanten Entwicklung und den neuen Anwendungsmöglichkeiten von Geodaten Rechnung und vermittelt die erforderlichen Fachkompetenzen mit dieser fundierten, praxisnahen Weiterbildung. Mit neuen Kompetenzen sollen Geodaten zielgerichtet modelliert, verarbeitet und interpretiert werden um so fundierte Entscheidungen aus räumlichen Datenanalysen treffen zu können.

Start: Montag, 31. Januar 2022, 08.45 Uhr in Olten an der FHNW
Anmeldeschluss: 19.12.2021
Link: www.fhnw.ch/spatial-data-analytics



CAS Geoinformation & BIM

Das Zertifikatsprogramm Geoinformation & BIM (CAS GeoBIM) der Fachhochschule Nordwestschweiz FHNW fokussiert auf das Zusammenspiel und die Schnittstellen zwischen BIM und Geoinformation. Der Lehrgang vermittelt einen fundierten theoretischen und praktischen Einblick in die Prozesse der digitalen Bauwirtschaft aus der Perspektive der Geomatik und Geoinformationsbranche.

Start: Montag, 07. März 2022, 08.45 Uhr in Olten an der FHNW
Anmeldeschluss: 31.01.2022
Link: www.fhnw.ch/cas-geobim

Impressum

Editeur / Herausgeber

Association Suisse de Géographie (ASG)
Verband Geographie Schweiz (ASG)
Associazione Svizzera di Geografia (ASG)

**Avec le soutien financier de /
Mit finanzieller Unterstützung von**

Rédaction / Redaktion



Isabelle Schoepfer
Université de Neuchâtel

Editeur invité « focus » / Gastherausgeber «Fokus»

Romain Valadaud
Isabelle Schoepfer

Mise en page / Layout

Nadia de Donno, yoma-design.ch
Isabelle Schoepfer

Contributions / Beiträge

Les auteurs sont responsables du contenu de leurs articles.
Die Autoren sind für den Inhalt ihrer Beiträge verantwortlich.

Diffusion / Versand

1000 Ex. (4 éditions par année / 4 Ausgaben pro Jahr)

Images de couverture / Titelbilder

1000 Plutos, La Coutellerie, Fribourg.
Romain Valadaud.

**Prochains délais rédactionnels /
Nächste Redaktionsschlüsse**

GeoAgenda 2022/1: 15.01.2022, parution: 01.03.2022
GeoAgenda 2022/2: 15.04.2022, parution: 01.06.2022

Adresse de Rédaction / Redaktionsadresse

Secrétariat Général de l'ASG
Institut de géographie
Université de Neuchâtel, Espace Tilo-Frey 1
2000 Neuchâtel
Tel. +41 78 831 31 09
isabelle.schoepfer@unine.ch
www.swissgeography.ch

Abonnement / Abonnement

[Formulaire d'inscription](#)

ou mail to: isabelle.schoepfer@unine.ch

Prix des annonces / Inseratenpreise

Page entière / Ganze Seite CHF 300
½ page / ½ Seite CHF 160
¼ page / ¼ Seite CHF 85

Agenda

15.01.2021	Délai rédactionnel GeoAgenda 2022/1
18.03.2021	Assemblée des délégué.e.s Neuchâtel
15.04.2021	Délai rédactionnel GeoAgenda 2022/2